



ANDRE NOY

**Allégories
Fréchéistes**

Allegories Fréchistes

André NOY

Copyright © 2013 – Tous droits réservés.

Cet e-book est l'œuvre exclusive de son auteur.

Aucune partie de ce livre ne peut être altérée ou modifiée sans la permission écrite de l'auteur.

Vous pouvez offrir cet e-book à qui vous souhaitez. Ne peut être vendu.

AVERTISSEMENT LIMINAIRE



Volontairement.....

cet écrit n'a pas été modifié

DEPUIS OCTOBRE 2009,

soit avant que Georges Frêche

ne décède et

que ne démarre la campagne des régionales



Avant Propos

Écrire sur un personnage politique implique évidemment écrire sur le pouvoir, sa nature, la façon de l'exercer... En d'autres temps, mon grand père fut maire de Chalabre, petite bourgade aux confins de l'Aude et de l'Ariège, région du Quercorb où flotte encore l'odeur soufrée du catharisme.

Boulangier et Maire, ce qui m'a inspiré cette métaphore sans prétention sur ledit pouvoir. Elle servira peut être à introduire le personnage de Georges Frêche autrement que par des louanges ou des critiques. Elle donnera le sens de l'allégorie qui sera l'outil privilégié de ce portrait étrange.

Le pouvoir donc, qu'il soit grand, petit ou minuscule, repose sur trois pieds, avec un manche.

D'abord le tranchoir. Après avoir longuement pétri la pâte et l'avoir débitée en boules, le boulangier la pèse et d'un coup de tranchoir enlève le «surpoids». Ceci afin que les pains finaux soient semblables et ne créent pas de disputes entre les divers clients. Principe de l'ordre démocratique, en quelque sorte, qui tente d'homogénéiser les droits de chacun, afin que les compagnons partagent sereinement le pain.

Vient ensuite le four qui caractérise la force de l'énergie pertinente. Ce foyer qui va fournir le produit attendu peut s'avérer le meilleur ou le pire. Juste avant c'est cru, un peu après c'est brûlé ! Cette force productive relative consacre l'action efficace. Il faut, pour la mener à bien, posséder, en plus du reste, la connaissance des goûts majoritaires de ses concitoyens, soit majorité croustillante ou soit majorité palotte !

Enfin, ne pas omettre la part du rêve. Chez nous Chalabrois, pour la Toussaint, se fait un pain spécial, "le tougnol", qui n'est ni plus ni moins qu'un pain assez banal, roulé avec un peu de beurre et des graines d'anis. Il est traditionnellement envoyé par celui du parrain ou du filleul habitant toujours au village à celui qui l'a quitté. Le tougnol symbolise donc la part d'imaginaire consistant à matérialiser et à ritualiser l'appartenance territoriale de l'exilé. L'Homme ne vit pas que de pain !

Et, comme un trépied sans queue n'est pas vraiment pratique, il faut rajouter cette qualité un peu magique qui fait que tout le monde vous aime et vous craint à la fois. Comme disait monsieur Cammages, l'ami-ennemi intime de mon aïeul, qui avait fait les colonies, "Les gens respectent le tigre parce qu'ils peuvent caresser le chat!"

*« On dit d'un fleuve emportant tout sur son passage qu'il est violent
mais on ne dit jamais rien de la violence des rives qui l'enserrent »*

Bertold BRECHT

Parler d'un personnage public célèbre relève d'une prétention risquée ou d'une grande perversité. Lorsque le biographe tente d'esquisser un portrait réaliste, de dépeindre les circonvolutions des motivations du sujet, la turpitude naïve de ses sentiments, il sait déjà qu'il lui manquera forcément de la couleur, des pinceaux et des mots pour cerner la vérité. Surtout s'il s'agit d'un sujet riche et complexe ! Hélas, pourquoi écrirait-on sur un mièvre quidam, transparent et prévisible comme une ornière de chemin rural ? Certains y arrivent tout de même, mais ils sont rares et je n'en suis pas.

À l'inverse, construire sciemment un portrait à charge ou à décharge afin de nourrir une ambition latente selon une mauvaise foi souvent jubilatoire, relève d'une perversité intéressée. L'éreintement de l'adversaire autant que le laudatif cirage de pompes, constituent un genre ancillaire, pour ne pas dire facile, comptant beaucoup de pratiquants à une époque de violence et de cour. Je m'en suis toujours écarté.

Lorsque l'ambition de "traiter" littérairement le personnage Georges Frêche m'a titillé, l'exercice s'est avéré tomber implacablement sous le coup de l'une ou l'autre des turpitudes précédentes. Primo, je n'étais pas Stefan Zweig ou Jean Lacouture et je ne pouvais espérer posséder toutes les ressources nécessaires pour peindre le personnage fréchien dans son exhaustivité. Deuxio, je ne me situais pas en opposant primaire pas plus qu'en laudateur béat du tribun montpelliérain.

Il faut dire que j'ai "fréquenté" G. Frêche depuis cinquante ans ! Fréquenté, au sens occitan de "companheja" c'est-à-dire côtoyé parfois, servi d'autres fois, admiré souvent, haï aussi souvent,... sans que la relation ne prenne jamais un tour d'obligation, de sujétion ou d'inféodation, je l'atteste. Si parfois, l'allégeance s'est manifestée, elle a toujours été librement consentie dans le cadre des contraintes normales et/ou circonstancielles. N'ayant jamais été encarté à un parti politique je n'ai pas dû respecter des diktats, des oukases collectifs (les pires !), m'inféodant à G. Frêche. N'ayant pas eu de véritables ambitions dans la sphère politique je n'ai jamais représenté un obstacle important. Gagnant ma vie ailleurs, je n'ai pas fait du champ politique un marché de revenu potentiel.

Aucune prétention dans cela, seulement un faisceau de circonstances qu'il convient de signaler pour "situer" le propos. G. Frêche a d'abord été un collègue universitaire puisque j'étais assistant en économie lors de sa nomination comme professeur d'Histoire du Droit à la Faculté de Montpellier. Il faut se représenter ladite fac à cette époque. Les professeurs de discipline juridique étaient, en majorité, des fils de familles bourgeoises aisées dont le sens politique s'étalait strictement de la droite réactionnaire au centre droit. Seule l'introduction de la discipline économique avait fait entrer quelques loups dans la bergerie (Levita, Milhaud, Saumade,...) sans véritablement infléchir la tendance lourde. Je me souviens qu'il existait dans la salle des profs du bâtiment de la rue de l'École Mage, un WC réservé aux professeurs de rang A, et un WC pour "autres personnels", à savoir les maîtres-assistants et assistants. Un apartheid d'aisance, en quelque sorte ! Les cours étaient dispensés en robe, un huissier introduisait l'enseignant dans la salle et effaçait, le cas échéant, le tableau noir. Georges Frêche a débarqué dans cette ambiance de petite bourgeoisie de sous-préfecture. Lors des événements qui suivirent mai 68, il s'est agité certes, mais sans trop avancer l'étiquette socialiste. La confrontation avec de fortes personnalités qui défendait la stabilité (pour ne pas dire l'immobilisme !) ne lui fut pas très favorable et il préféra se tenir en second rideau avec une frustration qui devint une constante chez lui. Il considéra ainsi, définitivement, les "chers collègues" comme

des demeurés et ne leur fit aucun cadeau.

Pour ma part, j'ai muté d'Université quelques temps après ce printemps qui changea la France... hormis à Montpellier ! Sans qu'il s'en aperçoive (ou s'en souviene) vraiment, Georges me situant toujours en Sciences Economiques... vingt ans après, lui qui pourtant possède une mémoire d'éléphant ! Cet oubli l'arrange certainement !

J'ai ensuite eu affaire à lui comme joueur de rugby, au Stade Montpelliérain, mais surtout au MUC en tant que dirigeant. Dans le cadre de cette association universitaire, je me suis affronté au maire de Montpellier dans son impatience comminatoire à vouloir fusionner les deux clubs précités. Avec quelques purs, je défendais alors une position plus progressive, plus construite, mais, évidemment moins politique. J'ai perdu, après avoir lutté jusqu'au bout, condamné par avance, telle la chèvre de Seguin ! Le dénouement de l'affaire vaut son pesant d'or car il révèle le comportement de l'homme de pouvoir. Frêche nous avait réunis, tous les protagonistes confondus, un soir à 18 heures. Un compromis viable en était sorti, sorte de modus vivendi rugbystique pour les prochaines années. Sauf que ledit Frêche à 21 heures, secrètement, avaient investi et dépêché deux « dissidents » pour forcer la main dans le sens qu'il désirait (donc contre ma position) au Président de la FFR, Ferrasse, qui tenait congrès à Tarbes. Au matin, la « forfaiture » était consommée : il n'existait plus qu'un club de rugby à Montpellier !

Elu à Baillargues et délégué au District pour le compte de cette commune, le compagnonnage devint ensuite "politique", jusqu'en 2001 qui marque la fin de mes mandats.

Longtemps, j'ai crayonné des notes esquissées, rangées puis oubliées, depuis cet été 69 qui esquissa l'essor montpelliérain du personnage Frêche. Chemin faisant, j'ai à peu près lu tous les bouquins de lui et sur lui. Les excellents, les moyens, les médiocres, les fielleux... et les autres ! Mais je ressentais toujours "le syndrome d'Edgeworth" [1] qui consiste à faire entrer la réalité dans une boîte trop étroite ! J'aime bien que les gens ne soient pas trop caricaturés, amputés, grimés, anoblis, affadis ou diabolisés. Ou alors, à bon escient, en annonçant la couleur, en annonçant "voilà une caricature ou un portrait humoristiques".

Tout cela pour dire que le seul chemin praticable que j'aie trouvé pour apporter mon écot réside dans la procédure allégorique.

Si elle n'est pas banale, l'allégorie fait partie des figures de style littéraires incontournables. Une allégorie consiste en la figuration d'une abstraction, l'expression d'une idée par une métaphore (image, analogie, etc.) longuement développée afin de mieux illustrer le personnage à décrire. Vous l'avez sans aucun doute déjà rencontrée lors de vos lectures, peut-être comme M. Jourdain, sans y prêter gare. Qui n'a jamais eu affaire à "La caverne de Platon" ou à "L'allégorie du réservoir" ? L'allégorie aide à exprimer une idée, c'est une figure de pensée faisant partie de la famille des métalogismes, c'est-à-dire qu'elle agit au niveau de la fonction logique d'un énoncé. Gilles Deleuze a parlé de personnages conceptuels servant à cerner la complexité des réalités, que ces réalités soient personnes ou agissements. *"Toute réalité est conçue et perçue comme un masque de la Réalité. L'allégorie remplace ce masque trivial par un voile plus léger et que l'on suppose mieux transparent. Il n'en reste pas moins voile, déguisement, masque"* [2]. C'est à la fois ce filtre et ce révélateur de la vérité profonde qui m'intéresse. Fontanier explique qu' *"Elle consiste dans une proposition à double sens, au sens littéraire et à sens spirituel tout ensemble, par laquelle on présente une pensée sous l'image d'une autre pensée, propre à la rendre plus sensible et plus frappante que si elle était présentée directement et sans aucun espèce de voile"* [3]. Ce processus à double ressort qui simplifie en concrétisant pour mieux évoquer le complexe qui serait difficilement accessible

directement me permettra de tenter de révéler les multiples facettes du personnage Frêche, sans le découper en tranches et en gardant ainsi au maximum sa richesse globale, systémique.

Je me situe résolument dans cette acception systémique des choses et des êtres. Pour moi un cassoulet ce n'est pas une recette de cuisine, fût-elle écrite par Ducasse. C'est le savoir faire observé de ma grand mère Julie, puis de ma mère, dans la cuisine familiale avec des odeurs réminiscentes de *roussis* à la graisse d'oie. C'est les thèses différentielles et les avantages comparés de la *mounjéado* ariègeoise de tante Aglaé avec le cassoulet audois. C'est la fable du « Prince de la Calmette » qui parfumait ses haricots aux albarisses[4]. C'est le souvenir de cercles de convives fêtards les soirs de victoire...

Pour moi, le rugby ce n'est pas qu'un jeu de quinze joueurs internationaux médiatisés ou d'obscurs besogneux de pelouses anonymes. Le rugby c'est l'odeur fade de l'huile camphrée, la double feinte de passe mythifiée d'un jour de grâce, c'est les verres déplacés sur la nappe à carreau par mon frère Jeannot réexpliquant pour la centième fois la défense glissée à des piliers imperméables comme des outres basques, tandis que les chants éraillés des ténors de mêlées faisaient vibrer les cloisons.

Pour moi la corrida ce n'est pas des *tertulias** où l'on analyse à longueur de soirées le mérite d'une naturelle aidée fût-elle dessinée par le Pharaon (surnom donné au matador sévillan Curro Romero). C'est plutôt les quelques minutes de rêve vécues par la grâce de Paco Camino, dans une arène surchauffée à Tarragone, c'est la feria biterroise dans mon quartier de Saint Aphrodise, c'est la cogida (cornade) de Robles dans les arènes de Béziers sous un ciel de fin du monde et des éclairs prémonitoires.

Construire une métaphore, c'est chercher puis choisir, dans une catégorie de signes, une unité qui ressemble à celle que l'on veut remplacer afin de la mieux représenter. C'est, remplacer une unité par une autre qui lui ressemble quant au sens, mais que l'on recherche et choisit dans une autre catégorie sémantique[5]. Dans cette procédure, l'expression renonce à coïncider avec l'exprimé et pourtant s'attache par le biais de l'image à ce qui est exprimé. *Avec le symbole, on n'a jamais fini d'exprimer l'expressif de l'expression*[6].

L'avantage, dans mon cas, consiste à esquiver la boîte d'Edgeworth de façon astucieuse, en permettant au lecteur de co-construire avec moi le portrait fréchien.

Traditionnellement il existe trois registres allégoriques : la métaphore mécaniste, la métaphore bestiaire et la métaphore mythologique (antique ou moderne). La première puise dans l'outil construit et s'emploie lors de références évoquant l'ordre, et l'intentionnel. La seconde, à l'inverse, suggère l'irrationnel ou plutôt l'anti ordre, le brut ou plutôt l'anti conformisme et la violence naturelle qui s'y rattache. Quant à la ressource mythologique, elle distille tout le registre des mérites ou des turpitudes érigées en archétypes. Pour mon propos, je ne choisirai pas mais mobiliserai dans ces trois champs référentiels. Le but de l'affaire reste de bien choisir son objet métaphorique afin qu'il serve le projet d'éclairage du "monstre fréchiste".

Plus simplement, plutôt que de peindre le personnage[7], le fait de l'inclure dans une métaphore "ouverte" laisse libre cours à l'imaginaire de chacun pour compléter le dit. L'allégorie me servira surtout à booster la représentation dans un contexte donné et selon des habitus précis. Avec aussi le "floutage" de l'argumentaire qui m'évitera de trop me créer d'ennemis au fil du livre ! Quand on dit "*Aimer, c'est des draps déchirés d'insomnie*" (*Maïakovski, Lettre de Paris au camarade Kostrov sur l'essence de l'amour.1928*) ça a de la gueule et ça vous évite des procès en sorcellerie d'érotisme, voire de pornographie ! Chacun y rajoute ce qui émerge de ses fantasmes.

...Allez, on y va ?

LES CLEFS

J'ai un profond respect pour l'outil. Cela vient, sans doute, d'un transit scolaire par l'enseignement technique. J'ai jadis passé un CAP de tourneur-ajusteur avant d'obtenir un bac mathématiques et techniques et, dès lors, la machine s'avère pour moi un artefact prolongeant l'intelligence humaine. Sans elle, la spéculation intellectuelle ne se concrétise pas, ou alors selon des actes sans grande portée.

Prenez le pouvoir. Sans outil, l'autorité et l'entendement qui peuvent le fonder ne produisent pas grand-chose. La seule force de conviction, le seul aimant du charisme, le seul charme de la séduction, ne fonctionnent que dans les contes ou dans les hagiographies romancées. Ceci étant, ce qui s'avère plus important encore, réside dans le choix dudit outil. Pourquoi choisi-t-on la tenaille et non la pince, voire le marteau ? Nous nous affrontons toujours à une obligation de faire selon des processus, qui nous forcent à nous situer par rapport aux autres. Ce fait est essentiel pour comprendre l'action car, au-delà de ces processus, nous devons disposer d'un outil concret pertinent autour duquel nous pouvons construire de la compréhension interpersonnelle. Le choix de l'outil éclaire la praxéologie de l'acteur, c'est-à-dire son habitus profond. Chaque individu s'illustre par la fonction d'usage outillé qu'il privilégie. L'un fonctionne comme un hachoir, en synthétisant et agençant des ingrédients venant des autres. L'autre s'assimile à un thermostat en exécutant passivement les ordres qui lui sont fournis. L'autre encore singe le sécateur en sacrifiant les branches de vérité qui ne lui agréent pas. Vous avez là un facteur très opérationnel pour intégrer l'homme et sa façon d'agir, à mon avis bien plus efficace que toutes les approches comportementalistes connues.

Lorsque je dirai que G. Frèche s'apparente à une tondeuse à gazon, ce n'est ni offensant, ni méprisant. Il faut le dire fort pour qu'il n'y ait pas de confusion. Il s'agit simplement d'une analyse allégorique de la façon d'exercer un ministère. Allégorie qui nous servira à analyser le processus habituel de fonctionnement de l'édile, la façon qu'il a de traiter les autres, de percevoir les problèmes et de tenter de les résoudre. Ce sera la première métaphore.

Mais, dans l'action sociale (dont l'exercice d'un mandat électif me paraît l'archétype), au-delà du référentiel à l'outil qui reste relativement désincarné, froid et inorganique, il existe une dimension animale convoquant la force, le courage, l'entêtement... la composante irrationnelle des êtres. Après avoir feuilleté longuement le bestiaire réel ou imaginaire offrant des références multiples, j'ai flashé sur le taureau mythique de la corrida espagnole : le toro Miura. Prestigieuse race dont l'histoire s'est construite à partir de "Islero", le spécimen qui transperça à mort l'idole Manolete, un après-midi de fin d'été, à Linares. Mais aussi "Jocinero", "Perdigón", "Receptor", "Pañolero",... qui furent tous des assassins d'arènes. À la fois admiré, craint, respecté, critiqué, agoni, le taureau de Miura s'oppose à ces exemplaires issus de ganaderias "policées" plus aptes à faire briller le torero que de représenter pour lui une menace permanente. À la manière qu'a G. Frèche de représenter un danger constant pour les acteurs mièvres d'une politique spectacle codifiée par des partis anesthésiants et des medias soumis. Ainsi le Miura ne se connaît aucune constante de comportement, il génère de l'imprévisible qui, en l'occurrence, s'avère particulièrement dangereux... et, en même temps, contribue au sel du combat. À vaincre sans péril... on connaît la maxime ! Se confronter à Georges Frèche mobilise tous les risques d'une miurada ! Seconde métaphore illustrative.

Enfin, le pouvoir ET l'action sociale, lorsqu'ils génèrent des réussites, débouchent sur

des "icônes référentielles" c'est-à-dire des rapports à des modèles mythologiques ou historiques (Gandhi, De Gaulle, Staline,...). Ces archétypes concourent à façonner à la fois l'image que l'on se fait du personnage, mais aussi que le personnage se fait de lui-même. Un peu comme l'acteur de théâtre "entrant" dans le rôle joué. Pour trouver le référentiel de G. Frêche, le travail ne fut pas non plus aisé.

J'ai été longtemps tenté par Churchill pour le référencer. Sans doute prisonnier de la stature massive et pataude du Britannique s'accordant avec celle du joueur de rugby de Puy-laurens, sans doute aussi l'aspect cynique du personnage, son statut de mal aimé-adulé,... Toutefois je sentais bien qu'il me manquait quelque chose d'important, un ingrédient fondamental. C'était à la fois trop et trop peu ! Et puis, l'idée qu'il ne fallait pas chercher obligatoirement dans le registre politique m'a frappé. Certes le personnage ruisselle de politique, la respire par tous ses pores... mais il relève d'une dimension plus "originale", plus clanique et plus cabotine. Voilà, les mots me parlent, la référence se trouve dans Manitas, Manitas de Plata ! G. Frêche voleur de poules du cirque politicien, rusé et mégalo, désintéressé et grand cœur quand il le veut, macho et admirateur de la gent féminine, ancillaire et lourd autant que fin et racé selon les lieux et les moments ... ça colle !

LA TONDEUSE À GAZON

Par certains côtés G. Frêche n'est pas humain. Je n'entends pas seulement par là qu'il ne fasse pas preuve d'un certain humanisme. J'entends qu'il procède en outil, donc en instrument dénué de sensibilité. De nombreuses fois, la vox populi l'a qualifié de bulldozer, de rouleau compresseur, en référence à l'avancement implacable et au laminage résultant de tout ce qui se trouve en obstacle sur sa trajectoire. Je ne souscris pas à cette métaphore qui fait une place trop grande à l'aveuglement et à l'écrasement. L'aveuglement me semble un défaut très peu présent chez G. Frêche. Au contraire, je lui reconnais une lucidité substantielle. Ses erreurs dues à un défaut de perspicacité se comptent sur les doigts d'une main. Sans doute faut-il classer à cette rubrique son affrontement avec Gérard Saumade aux législatives de 1993. Quant à l'écrasement, je le trouve inapproprié à ce qu'est la procédure d'élimination fréchiste. Lui pratique plutôt le meurtre, nous en reparlerons !

Exit donc le bulldozer, que donner de plus ressemblant ? En fait Frêche c'est une tondeuse à gazon politique. Il(elle) a un espace à maintenir, à gérer, selon des critères que lui seul connaît. De temps à autre - mais assez souvent pour qu'il ne puisse subsister des herbes folles - il effectue son action de tonte. Sa lame coupe tout ce qui dépasse, sans aucun sentiment d'esthétique, d'opportunité, de qualité, à plus forte raison d'amitié ou de compassion. La pelouse s'en trouve impeccable. Dont acte... à ce titre ! G. Frêche s'incarne en lame, La Lame ! La Lame qui formate à la référence fréchiste. Le pouvoir selon lui, comme pour Foucault, se comprend par analogie à la notion physique de force, comme un ensemble de réseaux de rapports de force. "Tout est pouvoir". Et donc tout doit subir une homogénéisation lui permettant d'accéder à un comportement normal (qui veut dire normé) afin de ne pas contrarier la marche vers le but assigné par le guide. Cette normalisation des "militants" consiste avant tout en l'établissement d'un modèle optimal (vis-à-vis du but productif de l'instance qui exerce le pouvoir). Un système complexe de micro-pénalités en châtements et récompenses, est mis en place. Le jugement est alors porté sur l'individu bon ou mauvais et non sur son travail: la déviance à la norme devient un critère moral.

Alors, foin de socialisme, de courant, de nuance de socialisme, ou de toute autre référence idéologique ! Une tondeuse, ça n'a pas le temps ni la capacité de s'intéresser à ces vécues intellectuelles. Une tondeuse, ça applique une politique de tondeuse ! ça formate ! Point à la ligne ! Ce n'est pas plus compliqué que cela. On peut penser de façon la plus byzantine qui soit, la plus florentine qu'il paraisse, l'agir doit de contenter de choses simples. Voire binaires : si tu n'es pas avec moi, tu es contre moi !

Dès lors, mesuré à l'aune de "sa" vérité, trié en pour et contre, qualifié en termes de rapport de forces, la tonte devient d'une efficacité redoutable. Bien sûr, nonobstant il appert que quelques dégâts collatéraux surviennent. Il faut simplement qu'ils soient mineurs ou circonscrits. G. Frêche a coutume de citer Creon *"Quiconque assume la direction d'un Etat, dit-il, s'il a d'autres soucis que le bien public et se laisse clouer la langue par je ne sais quelle timidité, je dis que c'est le pire des lâches. Et quiconque préfère à sa patrie un être cher est pour moi comme s'il n'était pas. Que Zeus le sache, qui lit dans les cœurs : je ne suis pas homme à me taire quand je vois l'égarement d'un seul mettre en péril le sort de tous. Jamais je n'aurai pour ami l'ennemi public. J'ai conscience que le salut de la patrie est le salut de chacun et qu'il n'y a pas d'amitié qui tienne dans une patrie en détresse. Tels sont les principes au nom desquels j'entends*

gouverner..." [8]. Tout est dit !

Ceux qui connaissent bien les tondeuses à gazon savent qu'il est très rare qu'elles comportent une marche arrière. Reculer n'est donc pas un verbe fréchien. Ou alors très rarement ! Ainsi sur le concept de Septimanie il a reculé. Quoiqu'en faisant en sorte que ladite reculade paraisse, en fait, un acte d'observance démocratique[9]. Seuls deux comportements s'avèrent compatibles face à la politique de la Lame: soit se mettre à l'aune pour ne pas être cisailé, soit se tenir en dehors de l'espace d'action. Tout bon jardinier sait que les plantes ont tendance à s'adapter aux contraintes qu'on leur impose. Ainsi le gazon fréquemment tondu devient nain. Ainsi certaines espèces deviennent rampantes. Il en est de même pour beaucoup d'individus qui s'étalonnent de façon à rester au-dessous des lames de la tondeuse. Il est des hommes qui sont nés pour être esclave, disait Platon, certaines femmes pour devenir hétéraïes ... D'autres, plus rétifs ou plus intègres, choisissent de rester hors du champ d'action de l'instrument étêteur. Les plus vivaces travaillent à la façon des rhizomes : soit ils prolifèrent dans les endroits inaccessibles à la tondeuse, soit ils repoussent inexorablement après le passage de la faux mécanique. Toutefois cela nécessite une sacrée santé !

Toute autre posture ne saurait exister, sauf à s'attaquer à l'intégrité de la machine. Mais une tondeuse cela reste dangereux. Des inconscients y ont laissé un pied (J.P. Vignau), une main (Lacave, Peyre, Velay, Geneste), un doigt (il y en a tellement qu'une dizaine de pages ne suffiraient pas à les recenser). Il ne sert donc à rien de gémir, de s'offusquer, de stigmatiser. Ceux qui versent dans ces enfantillages n'ont rien compris au film !

Le cas Vignau reste illustratif. Jean Pierre Vignau possédait une stature intellectuelle et sociale considérable : Professeur d'Université d'économie, membre du Conseil Économique et Social, apparenté au puissant clan Sénes, franc maçon membre du Club 50[10]. La preuve en est que G. Frêche en avait fait son premier adjoint lors du mandat originel. L'économiste universitaire était un homme très intelligent, bourreau de travail, vif et rusé, appuyé sur une famille et un réseau puissant. Georges l'avait planté là pour tenir la maison puisqu'il nourrissait alors des ambitions nationales justifiées. Selon le principe des fractales, Vignau aurait été la tondeuse bis, utile lorsque la tondeuse principale vaquerait à ses occupations ministérielles. Hélas pour tous, Mitterand n'eut pas le courage d'adouber le baron montpelliérain et la plante Vignau fit désordre dans l'ordre du jardin fréchiste[11]. Il l'éradiqua, le mot n'est pas trop fort, car l'homme ne se laissa point éliminer et lança ses rhizomes sous terrains en défense de son intégrité. En vain.

Toutefois, le premier assassinat politique de sa carrière concerna son collègue Louis Constans. Ce professeur de droit public, modernisé par un séjour au Canada qui était, à cette époque, un creuset d'innovations sociales, avait eu le génie de lancer à Montpellier les GAM, les Groupes d'Action Municipale. Pour ceux qui n'ont pas connu ces balbutiements de la démocratie participative, disons que ces associations regroupaient les citoyens qui considéraient que les partis politiques ne fournissaient pas de réponse adaptée aux besoins sociaux du moment. Historiquement le premier GAM a été celui de Grenoble impulsé par Hubert Dubedout. À Montpellier, Louis Constans mobilisa sous cette bannière pas mal d'enseignants de la mouvance socio-chrétienne, des syndicalistes tendance CFDT et des acteurs socio-éducatifs. La mayonnaise ayant bien pris, la démocratie participative ayant fonctionné fertilement pour nourrir un projet cohérent à opposer au maire en place Delmas, les troupes préparaient les élections de 1977 dans l'exaltation libertaire. G. Frêche qui avait facilement récupéré le PS montpelliérain alors confidentiel (il ne comptait qu'une seule section !) va lancer une OPA sur le GAM en évinçant purement et simplement le doux rêveur Constans qui ne faisait pas le poids face au fougueux condottiere

toulousain,... et surtout, qui refusait d'user des mêmes armes ! En coucou politicien, il prit ses aises dans le nid du GAM, y amenant des partenaires plus ou moins "compatibles" mais nécessaires pour ratisser plus large. Exit le professeur expulsé sans ménagement et sans vergogne. Ce dernier, après cette expérience malheureuse, mit un terme définitif à son ambition politique et s'exila à l'université de Perpignan[12] !

Heureusement que dans le parc héraultais existent (au moins) deux jardins. Le jardin municipal et de l'agglomération d'un côté, le jardin départemental de l'autre. Le premier est tenu (jusqu'à ces derniers temps) par G. Frêche, le second successivement par Saumade et Vézinhet. Les plantes qui comptent, c'est à dire qui ont une valeur électorale ou de réseau, avant ou après être taillées par la tondeuse, émigrent souvent dans le jardin d'en face. Une noria incessante se met ainsi en branle (Benezis, Atlan, Guibal,...), destinée à sauver la biodiversité politique locale. Le chemin inverse concerne plutôt les fonctionnaires territoriaux ayant trop à pâtir de leur disgrâce. Depuis peu, la sécession d'Hélène Mandroux génère un troisième jardin, celui de la Mairie qui s'est dissocié de l'agglomération. S'y retrouvent certains "traîtres" au sens de Georges Frêche (Assaf, Zanchiello, ...). Ces "détroits de coutumes" induisent un climat de haine réciproque qui renforce la probabilité de meurtres différés. Comme dans le milieu, la guerre des gangs génère des périodes d'épuration.

Depuis plus de trente ans, la tondeuse G. Frêche exécute son implacable œuvre, sans mollir, sans varier sauf peut-être à augmenter le cynisme voire la brutalité. Et les critiques s'énervent, s'exaspèrent, s'offusquent, ... sans succès puisque la Lame passe et la pelouse redevient lisse et cadrée... au sens de G. Frêche ! Certains aimeraient plus de fleurs, d'autres aspirerait à un peu plus de diversité, une dose d'écologie, des herbes non OGM. D'autres aimeraient changer la hauteur, mettre un peu plus de féтуque, moins de plantain,... En vain ! G. Burdeau appelle ce régime politique le "césarisme empirique" [13].

Pour en arriver à cette précision chirurgicale, je crois que G. Frêche a bien décortiqué le fonctionnement démocratique. Ne riez pas, vous feriez encore fausse route ! Nous touchons ici à la gouvernamentalité, qui est, selon Foucault[14], la façon de gouverner le comportement et les conduites des différents acteurs économiques et sociaux.

La dynamique sociale pose que tout groupe humain ayant un minimum de choses en commun (éléments identitaires) devient un objet de pouvoir. De deux façons contrastées :

- Soit le groupe est suffisamment fort (à divers point de vue) et possède assez de courage pour tenter d'accomplir une action communautaire concertée. Le système existant de ce fait, va alors se doter d'une organisation afin de tenter de réaliser efficacement son dessein (sinon la tentative est rapidement vouée à l'échec). Cette organisation (démocratie, royauté, empire, autogestion,...) va construire un pôle de pouvoir et lui donner les moyens (normes, polices, ...) de son exercice. Ledit pouvoir, une fois incarné, va agir et faire fonctionner "l'attelage" avec plus ou moins de bonheur. Reste une inconnue: le contrôle exercé par le système originel, celui qui idéalement, devrait piloter l'évolution. Il est possible que ce contrôle ait été prévu dès le départ (constitutionnellement, statutairement). Cela peut se faire par consultation électorale, par référendum, ou tout autre modalité. Sinon, il reste à la discrétion du détenteur en place qui a tendance à l'oublier ou à l'occulter. On peut espérer une possibilité démocratique participative (pouvoir ouvert). On peut craindre une confiscation de la possibilité de réaction. Idem quant à la dialectique de la circulation de l'information de "la base" vers le pouvoir, qui ne procède que du bon vouloir de ce dernier (pouvoir clos)[15].

· Soit le groupe ne trouve pas (ou sait pas mobiliser) suffisamment de ressources pour s'autodéterminer. Il tombe alors, tôt ou tard, sous la coupe d'un autre groupe qui lui impose ses visées et son organisation. Il est absorbé, colonisé, annexé, ... jusqu'au jour, improbable, où il trouvera un sursaut de volonté d'autonomie et une assise légitimante.

Dans les deux cas, pour que le régulateur (pouvoir) puisse maîtriser convenablement le système, il importe que les individus qui le constituent ne possèdent pas une trop grande "VARIÉTÉ" [16]. Cela peut vouloir dire qu'ils ne doivent pas être trop différents les uns des autres, c'est la situation la plus confortable. Nous pouvons nous référer à l'idée de tribu au sens de Maffesoli [17] qui dit : Une tribu (l'on pourrait dire une communauté) se définit aujourd'hui par un goût commun partagé entre ses membres. Un goût qui peut être sexuel, religieux, matériel, musical, sportif... et qui les rend homogènes dans leur comportement. Ou bien utiliser l'idée de similitude d'habitus de Bourdieu [18]. L'habitus est la matrice des comportements individuels qui influence tous les domaines de la vie (loisirs, alimentation, culture, travail, éducation, consommation...). C'est la racine première du *modus vivendi*, du vivre ensemble qui fonde toutes les communautés. Vivre ensemble c'est trouver des accords sur la plus grande partie des valeurs qui constituent une communauté et partager la différence sur le reste. Partager la différence et non l'exclure, et non la stigmatiser. Cette démarche est intégrative, au sens où en pétrissant les ingrédients le boulanger arrive à faire un bon pain, avec des variantes certes mais du pain! Une conception unificatrice, déterminant, conditionnant et structurant les catégories dérivées. Il ne faut pas qu'un goût devienne prépondérant, olive, figue ou romarin. Adjuvant oui, diktat de goût non!

Cela nécessite des "boulangers sociétaux" qui mettent la main à la pâte et inlassablement, ramènent vers le centre l'appareil (les valeurs clés constituant la recette "constitutionnelle" du pain) afin de les assimiler au mieux. Dans cette noble catégorie on classe les instituteurs, les professeurs, les animateurs sociaux, les parents et grands parents, les entraîneurs, les psychologues, ceux qu'on appelle aujourd'hui coaches... tous ceux qui ont vocations "à faire que la vie en société vaille le coup d'être vécue". Et les religieux allez-vous dire? Ils sont là pour l'adjuvant, et ce n'est pas trivial.

Si ce n'est pas le cas, si les habitus sont hétérogènes, soit par manque de boulangers sociétaux soit à cause de leur incurie, l'action du pouvoir va alors tenter de les homogénéiser par épuration (ethnique, religieuse, politique), et c'est la base du fascisme, ou par contrainte (armée, police, milice, justice, réglementation) et c'est la base de l'autoritarisme. Il y a bien l'autre voie d'inspiration humaniste et consistant à construire l'homogénéité par apprentissage de valeurs communes et la promotion d'une adhésion collective à des idéaux (en dehors de manipulations), celle des boulangers ci-dessus. Mais elle nécessite du temps (plusieurs générations), de la compétence et de la constance [19].

Or, à l'instar la plupart des hommes politiques, G. Frêche n'a ni le temps, ni la fibre à se laisser déborder. Il a donc traduit ces données théoriques en pragmatisme de la tondeuse à gazon. En ce qui concerne la variété, comme il ne faut pas qu'il y ait trop de hauteurs différentes, comme les mauvaises herbes ne sauraient prospérer, comme à l'évidence il existe des herbes toujours un peu folles, la Lame met tout le monde au gabarit... et l'on peut continuer. L'homogénéité ne se construit pas par le débat et dans l'acceptation dialectique de l'altérité. Elle se pratique selon les critères de G. Frêche à la tondeuse à gazon, ou, en d'autres termes, "Je ne veux pas voir une herbe (tête) qui dépasse !". Cette réduction de variété vaut pour les militants socialistes, pour les citoyens autochtones et pour toutes les catégories socioreligieuses possibles.

Des maghrébins, des africains, des musulmans, des juifs, des francs-maçons, des pieds-noirs, ... oui..., à condition qu'ils entrent dans la tolérance de variété fréchiste ! On trouve l'illustration de cette mise au gabarit quand G. Frêche défend Hortefeux dérapant en disant (en gros) "*Un arabe ça va, c'est quand ils sont plusieurs qu'il y a problème*". On trouve là l'explication de la volonté fréchiste d'expansion dans le cadre d'une grande (voire mégal) agglomération qui lui donnerait le loisir d'homogénéiser un potentiel plus vaste d'acteurs et de comportements.

Comme "l'outil" est minutieux, il a concocté une véritable stratégie de la tondeuse. D'abord, il convient de contribuer à faire pousser le gazon, chose que l'on oublie souvent ! Sans herbe grasse et abondante aucun intérêt de tondre. G. Frêche s'est appliqué à fournir du grain à moudre, en boostant les acteurs de l'urbanisme, de l'économie, du sport, du ludique, de la ville, puis de la région. Tout cela crée un vivier de potentiel dense et riche. La pelouse ne dépérit pas, nourrie qu'elle est par ces repousses constantes. Au contraire elle prospère dans une émulation concurrentielle productive sous les fourches caudines de "La Lame".

Second secret, faire montre de l'efficacité de la Lame. En faire montre souvent, à l'aide d'exercices exemplaires, afin que nul n'ignore les risques encourus, selon le principe de Lyautey qui était de montrer sa force pour ne pas avoir à l'employer. Quitte à terroriser le quidam ! G. Frêche procède ainsi, de temps à autre, à une "épuration" sans véritable raison lisible pour un tiers, épuration brutale et non explicitée. Pour mémoire, en quelque sorte. Mais quand on connaît parfaitement le système politique comme lui, on sait bien que les éléments qui ne craignent rien ont tendance à trahir. Ou à minorer leur allégeance. Alors on applique le principe révolutionnaire de la terreur "*Terrible aux méchants mais favorable aux bons*". Et dixit Robespierre "*la vertu sans laquelle la terreur est funeste, la terreur sans laquelle la vertu est impuissante*". Comme le dit Frédéric Pagès dans le Canard Enchaîné^[20] sa devise pourrait être celle de Néron "*Qu'ils me haïssent pourvu qu'ils me craignent...*"

Le lecteur pourrait se demander si quiconque a pu résister longuement à ce traitement drastique ! En fait, peu, très peu en vérité, et ils se comptent sur les doigts d'une main. Seul me vient à l'esprit celui qui incarne l'exception : Max Levita. Économiste universitaire, socialiste rocardien (puis Strauss-Kahnen), pied-noir juif laïque, excellent médiateur, qui se maintient dans le cercle étroit du pouvoir fréchiste depuis... le premier mandat. G. Frêche l'utilise dans tous les rôles que je viens de citer. Fait inimaginable il s'est même investi dans le rôle appelé marginal-sécant^[21] par Crozier lorsqu'il fut suppléant de G. Saumade aux législatives, et actuellement en restant à la fois vice-président à la Région et adjoint aux finances d' H. Mandroux ! Funambulisme dangereusement exécuté avec talent, salut l'artiste !

Il reste in fine, à repeindre de temps en temps le capot du moteur, pour que l'engin paraisse évoluer alors qu'il se perpétue indéfectiblement. C'est toujours le même et c'est toujours un autre, rappelant à l'envi ses succès, écartant les échecs comme des erreurs passées et surmontées. Enfin, il est de bonne guerre d'exécuter les tontes dans le sens des vents dominants, (pieds-noirs, juifs, francs-maçons, gitans, ... courant Poperen, Mauroy, ...). Le choix des deux statues qui ornent le perron de la bibliothèque municipale, à Antigone, ne doit rien au hasard: "*Moïse pour les chrétiens, les juifs et les musulmans; Démosthène pour les francs-maçons, les athées et les rationalistes. Tout le monde peut aller à la becquée du savoir*". Ceci s'appelle la gestion du marché politique et contribue efficacement à la réduction de la variété.

Bon, à ce stade, ceux qui ont suivi, vont s'exclamer qu'il ne s'agit de rien d'autre que d'un fascisme local. Certes, Ceacescu ne procédait pas autrement dans les premiers temps de son "règne". Ni Staline, ni Lénine, ni Benito, ni Franco, ... Toutefois, en se situant strictement sur le registre pragmatique, cette gestion politique reste

"acceptable" lorsque le succès se pose en contrepartie... et que les groupes extérieurs vous laissent tranquille. Les gouvernants ne sont qualifiés de tyrans que lorsque le pain, le travail et les jeux viennent à manquer cruellement. Et encore !

Quelles sont les qualités d'un bon tyran ? Ses partisans sont plus nombreux que ses détracteurs, il protège son clan en persuadant riches et pauvres que leur salut dépend de son maintien au pouvoir et qu'il évitera la haine et le mépris en récompensant lui-même ceux qui le méritent et en châtiant les autres pour asseoir *l'intérêt général*. Machiavel conseillait au tyran d'être intelligemment cruel, au début pour assurer le pouvoir, en laissant place ensuite à une politique recherchant le bien des sujets. *Il me paraît assez triste de constater qu'à son stade actuel, la terminologie de notre Science Politique soit incapable de faire une distinction nette entre mots-clefs "pouvoir", "puissance", "force", "autorité" et, finalement, "violence", dont chacun se réfère à des phénomènes distincts et différents.* [22]

Gare à l'échec ou à la capacité de nuisance des tiers puissants qui vont utiliser la moindre défaillance de performance ou le moindre fléchissement de coercition. Pour l'instant, tout le monde s'accorde à reconnaître les bons résultats fréchistes. Pas grand monde n'ose se mettre sur la trajectoire de la tondeuse (y compris dans l'opposition).

Toutefois, le système "englobant", à savoir le PS, a retiré sa bienveillance traditionnelle à celui, qui par ses dérapages successifs, a fini par contraindre Solférino à l'exclure. En conséquences, nous verrons qu'un massif d'herbes coriaces tente dans la foulée de se déclarer rétif aux tontes. Comme toujours elles se posent en victimes et critiques les modalités desdites tontes. Elles évoquent le traitement plus participatif que pratiquerait la Lame départementale. Certaines coupe-bordures se voient déjà dans le statut de tondeuse à part entière (H.Mandroux) ...

Cela dit et posé, sans défendre mordicus les tondeuses, ce n'est pas ma tasse de thé, j'aimerais attirer votre attention sur la difficulté de gérer des systèmes hétérogènes. C'est bien-pensant de tolérer des éléments d'origine différente, vraiment différente, c'est très démocratique de consentir à l'altérité d'opinion,... tant que cela représente de petites minorités. C'est habile de toujours discuter le bout de gras lorsque les interlocuteurs sont à la fois de bonne constitution et de bon commerce. Mais, outre que l'efficacité reste à démontrer, le risque est grand de voir s'installer une anarchie stérile et contre-productive. Les espaces délaissés, envahis de ronces et d'herbes folles ne sont pas un objectif enviable. Les gazons anglais, s'ils nous semblent un peu réacs, présentent quand même une autre gueule !

Je vous donne mon billet - ceteris paribus - que le coupe-bordure Hélène Mandroux ne fera pas le poids et que la pelouse montpelliéraine n'aura pas bonne mine, quelques temps après que "La Lame" aura été mise définitivement au rencard. Les écolos voudront des traitements softs qui coûteront fortune, mais point d'usines pouvant apporter la manne nécessaire. Les communistes (s'il en reste !) voudront exactement le contraire. Au PS, il y aura les pour, les contre, les neutres, les potentiellement contre mais qui toutefois..., les grognards qui savent, les jeunes qui sauraient, ceux qui veulent s'allier, ceux qui ne veulent à aucun prix, les frangins du GO, les frangins de la GLNF, ceux qui ont été aux JOC, ceux qui croient au ciel, ceux qui n'y croient pas, les pros palestiniens et les sionistes, les machos et les féministes, ... Les commerçants qui voudraient bien, mais qui n'ont pas le courage, les propriétaires fonciers prompts à encaisser la rente mais opposés à ce que d'autres y aient accès, ... Bonne chance Hélène !! Il y a lieu également de tenir compte de ce penchant naturel de l'esprit humain à introduire l'unité dans le divers. "*Axée sur le gouvernement des hommes, la politique régit un milieu hétérogène. Mais la pensée politique, par un atavique goût d'explication, est portée à réduire ce divers à l'identité car c'est à cette condition seulement qu'elle croît pouvoir ramener la diversité irrationnelle à une unité logique et compréhensible*". (E. MEYERSON. Du cheminement de la pensée. Lib. Felix Alcan

1931).

Domage pour les puristes, les vertueux du bulletin de vote, le pouvoir efficace réside dans la procédure de la tondeuse à gazon. Il s'agit du pôle de l'ordre dont on connaît la fascination qu'il exerce sur les foules depuis le concept d'anomie [23] cher à Auguste Comte et Durkheim. On n'a pas fait mieux, je le répète, à condition d'obtenir des résultats incontestables. Et de le bien faire savoir ! Parce qu'il existe beaucoup plus de personnes intéressées que de vrais démocrates, énormément plus de séides que de courageux, Georges Frêche continuera de tondre la pelouse régionale.

Ce n'est pas quatre jansénistes d'opportunité, autoproclamés anti-tondeuses primaires, ou une tondeuse à main de petites surfaces qui feront obstacle. Alain disait *“ Bref, il y a deux religions : une de manières, une autre de jugement. Certes il faut des manières, une attitude, une certaine tenue qui s'accorde avec le temple et la cérémonie de la démocratie. Mais à trop en faire, le jugement en mourra ; Il est donc nécessaire qu'au delà du rite il y ait une affirmation volontariste du guide favorisant. ”* [24]

Aucune crainte car, en l'occurrence, vous pouvez faire confiance au "guide favorisant" : G. Frêche !

LE MIURA

Oubliez un instant la machine pour imaginer l'animal métaphorique. Je vous l'ai avoué, le choix de cette seconde référence symbolique m'a causé quelques soucis avant de flasher sur le taureau d'arènes. Le fauve, en vérité, préparé depuis toujours au combat. Le taureau de Miura forgé comme une épée de Todèle dans la finca de Zahariche (Séville) pour affronter le matador. Même si vous ne connaissez pas grand-chose à la tauromachie, vous avez peut-être déjà entendu parler du taureau de Miura[25] parce qu'il s'est doté, depuis plus d'un siècle, d'une réputation de terreur des arènes. Les Miura sont très grands, ils pensent et ils apprennent très vite, obligés d'exister face à la hargne de leurs congénères et du toréro. Considérés comme l'élite d'une race qui se perpétue à coup de valeurs, de faits marquants et d'obligations... Alors, vous commencez à comprendre pourquoi j'ai choisi ce fauve mythique.

G. Frêche formé aux mamelles de l'école laïque, de l'armée et de la résistance dans le Tarn, *milo diou* quel *élevage* ! Un exemplaire de bonne lignée, intelligent et rusé, grandi entre une hussarde noire de la République et un militaire résistant exalté. Mâtiné de rugby aux marrons faciles, mûri à la mêlée formatrice des idéaux altruistes. Lycéen toulousain où même les mémés aiment la castagne, Étudiant rebelle à Paris fasciné par les groupuscules plus à gauche tu meurs, Maoïste parce que c'était chic sans être habillé... Si ça ce n'est pas de l'habitus[26], Bourdieu nous racontait des historiettes ! L'animal politique élevé pour combattre l'insolente droite qui éivre le peuple dans les plis de sa cape médiatique. Olé !

Un Miura, imprévisible comme un tsunami idéologique charriant toute l'histoire qu'il a apprise, tous les mensonges véridiques qu'il tresse dans ses diatribes pagnolesques, toute la ruse collatérale à des études HEC, toute son histoire réinventée en fonction de l'auditoire, roulant les r comme un Nougaro inspiré par le torrent intarissable de l'arène politique. “[Frêche a] *l'art d'embrasser au gré des publics tout le kaléidoscope idéologique de l'Hexagone. Il est capable de tenir ici un discours révolutionnaire, là gaulliste, ailleurs libéral, jaurésien et même lepéniste, dans le sillage, pour cette dernière variante, de son adhésion profonde à la cause pied-noir*” [27]. Olé ! La corrida est un jeu rituel, comme la politique.

Le jeu représente “ *une action libre, sentie comme fictive et située en dehors de la vie courante, capable néanmoins d'absorber totalement le joueur, une action dénuée de tout intérêt matériel et de toute utilité, qui s'accomplit en un temps et dans un espace expressément circonscrits, se déroule avec ordre selon des règles données, et suscite dans la vie des relations de groupe s'entourant volontiers de mystère ou accentuant par le déguisement leur étrangeté vis-à-vis du monde habituel* ” [28]. Le rite s'y rajoute selon une codification stricte des scènes et des protagonistes.

G. Frêche, s'il n'eût été seulement que le fin politique que l'on a l'habitude de saluer, aurait pris la posture du torero, de celui qui possède la probabilité la plus forte de triompher, celui qui s'inscrit dans le registre de l'ordre du jeu policé. Le cirque politique regorge de matadors engoncés dans leur pouvoir conféré, serviles à des stratégies de partis qui seules les justifient, attentifs à "torérer le public" en multipliant les "adornos"[29]. Un poste ministériel aurait alors - sans doute -accrédité sa gloire. Lui a choisi (peut-être forcé, on pourrait en débattre) le rôle du taureau, le désordre brutal utilisé comme arme, la cruauté assumée comme épée de Damoclès. L'inversion, comme dans le mythe du carnaval, démystifiant les ressorts du pouvoir pour mieux se l'approprier. L'en face, indispensable et dangereux. Celui qui a vu un Miura agir sait le pouvoir de ses cornes acérées. À droite comme à gauche ! Défenses

muées en armes létales utilisées à bon escient. Je fais semblant de croire au leurre de la cape, je passe une fois, deux fois, ... pour mieux te faire croire à l'impunité. Et puis, sans prévenir, l'estocade, la mienne, celle qui n'a nul besoin d'épée, mais qui traverse les habits de lumières puis les chairs. Une cruauté froide parce qu'elle est programmée depuis l'origine, parce que tout a contribué à la rendre implacable pour l'intérêt supérieur de la corrida. C'est le jeu ! Cela fait pleurer les épicières, hurler les écolos, gémir les poètes, mais c'est le jeu ! Le monde ne tourne pas parce que des donneurs de leçons assèment des théories fumeuses. Il tourne, et il tourne rond, parce qu'il y a des toreros qui font leur boulot et que des taureaux leur livrent un combat vital selon des règles propres à cette arène antique. Comme Georges ! "*Je porterai le monde et le ciel dans ma tête, sabots dans la poussière et front haut levé*"[30]

Car je crois que l'exercice du pouvoir à l'instar de la corrida, relève de l'acte social pur: comment réguler le désordre pour qu'il devienne compatible avec un ordre suffisant, c'est-à-dire esthétiquement suffisant, c'est-à-dire à l'équilibre exact que l'on nomme "lidia*" et qui dépend des qualités et des défauts de chaque taureau (encaste*), du temps (vent, pluie,...), de l'arène, du public, en un mot des paramètres du combat... L'optimum existe, l'observateur le perçoit lorsque le taureau suit harmonieusement le "temple*" du leurre, s'enroule autour du chemin qu'on lui trace, spontanément, sans manifester la révolte de ses cornes... qui reste néanmoins implacablement potentielle à la moindre faille de l'équilibre. L'imprévisible charge du Miura ! Il faut du courage pour entrer dans cette arène. Les lieux restent bien délimités: le ruedo*, le calleron*, les gradins, le palco*,... lieux où se meuvent des catégories sociales distinctes sans jamais se mélanger vraiment (sauf par transgression: el espontaneo* ou l'anar). Sans jamais participer directement à l'affrontement. Il faut du courage pour aller sur le sable y affronter l'adversaire. On appelle cela "la bravoure". *Car la haine est absente de la corrida. N'y règnent que la peur et l'amour* (Jean Cocteau. La corrida du premier mai).

Ceux qui critiquent, qui conseillent, donnent des avis, restent derrière les barrières. Ce n'est pas du même niveau, ça disqualifie leurs discours, fussent-ils experts. Comme en politique où quelques technocrates parisiens, loin des réalités politiques locales, ont l'indignation facile, ont en partage non seulement la méconnaissance du terrain mais aussi de la culture spécifique d'ici. Ne fustigent-ils pas la corrida comme un spectacle "inacceptable" ?

Les aficionados, les fans, les militants ? Bon, oui, il en faut puisque tout finit par des votes. C'est utile mais selon un dosage ainsi qu'un usage modéré et ciblé ! Un peu comme les musiciens à la corrida. *La place des musiciens aux arènes n'est pas la meilleure... si la faena est un tant soit peu bonne, si le matador pose des banderilles un peu fleuries, il faut vous mettre à jouer et si vous gardez le silence, c'est que ce qui se passe en piste n'est pas de première qualité.*[31] En fait, ils sont aux ordres et servent quand il faut signifier les choses.

Il existe in fine, dans la corrida, un acte démocratique fort, la pétition du public qui, via des mouchoirs agités en guise de bulletins, vote pour accorder les trophées. Démocratie pure certes mais démocratie gouvernée[32] puisque le président garde le pouvoir exécutif final... au risque de la bronca (capability of voice) populaire. Le planchot, comme dit G. Frêche en évoquant ses résultats électoraux.

Voilà ! La messe est dite ! La corrida est l'archétype actif de la régulation sociétale. On pourrait en faire le canevas illustratif d'une théorie de cette régulation virile, de cet acte brutal qui empêche à la fois, la fuite et la fuite en avant. G. Frêche, Miura de la politique, n'est pas un mièvre "taureau bonbon" naïf et servile. Cela dérange. Mais sans doute que les idéologues idéalistes ne s'abreuvent plus à la source de la complexité réelle. Peut être que la consommation de steacks Charal sous blister s'avère beaucoup plus facile et reposante qu'une miurada !

A l'instar des fauves d'arènes qui se conjuguent mieux avec certains matadors (et inversement), G. Frêche possède ses opposants favoris, ceux avec qui le combat se mue en jeu fascinant. Dans la galerie de ces personnages, honneur à la "figura*" majeure, François Mitterrand. Le Sphinx de Jarnac (en lieu et place du Pharaon de Séville !) a été l'adversaire adulé "le chef d'orchestre malaxant les violons de drap pourpre", jouant avec lui à l'aide de sa cape, agitant le leurre du pouvoir espéré comme un Graal ! Représentation parfaite du duel des deux protagonistes de l'arène : le miura rusé cherchant à blesser, voire plus, le matador-roi qui l'évire de ses passes distillées au long d'une faena maîtrisée. De la droite, de la gauche, en maintenant parfaitement le sitio*[33] qui le met à distance ! Le fauve subjugué par une possible victoire, mais qui contribue à son insu au triomphe du maestro ! Mitterrand s'est joué de Frêche qui l'intéressait en tant que bête politique selon un processus de crainte-domination propre à l'art tauromachique. Avec piques et banderilles, tandis que l'autre distribuait des coups de cornes. "La France ligotée", d'abord livre pamphlet anti mitterrandien, le fameux placard de la région baptisé du nom du président de la République, "Une petite salle pour Mitterrand parce que c'est un petit homme politique", "François Mitterrand, vous savez, je l'ai toujours servi loyalement mais je n'ai jamais été mitterrandiste. C'était un homme qui venait de l'extrême droite et qui a toujours été à l'extrême droite", ensuite, ne représentent que des échantillons du long chapelet de cornadas fréchistes. En face les banderilles de feu* du maestro posées au congrès d'Epinay avec la sentence "Monsieur dans toute tragédie grecque il existe le masque du traître. Monsieur vous en avez bien la tête", et l'oubli systématique lors des compositions ministérielles, malgré des fuites favorables aptes à attiser le dépit.

Comme second matador "préféré" de Georges on ne peut oublier Jacques Blanc. Autant le précédent s'avérait un toréador racé tout en finesse et en stature au style andalou le plus pur, autant celui ci relève du diestro* hétéroclite, rural et madré mais qui sait se faire acclamer par le public. Une sorte d'écart entre Dominguin et El Cordobès ! Le miura n'aime pas vraiment les ressortissants du premier type qui tentent toujours de le dominer. Par contre il se complait avec les autres qui usent de tous les expédients permis ou non pour arracher une faena ! Les puristes de l'aficion* s'étranglent, vocifèrent, dénoncent, mais "ça passe !" et les amateurs s'extasient. Pendant vingt ans le duel Blanc-Frêche a donné lieu à ces moments de combats qui, parfois, tournaient à la bouffonnerie tellement les passes étaient convenues et les artifices grossiers. Le lozérien irritant le toulousain, connaissant en expert (il est psychiatre) son adversaire, sa dangerosité, lui lançant des leurres gros comme des adornos*, se tenant suffisamment loin des cornes pour éviter l'accrochage, quoique la corne passât parfois très près ! Le miura faussement serein ayant élevé Jacques au rang d' "opposant préféré", mais lui envoyant de temps en temps un toro de réserve* (Allègre). Plus qu'une faena, ce qui se joue entre les deux ressemble à une comédie dramatique avec quelques farces pour émailler. Le taureau Frêche a fini par vaincre. En allant sur le terrain de l'adversaire (la Lozère) d'abord en lui enlevant ses attributs (la Région) ensuite. Exit El Cordobès de la Canourgue, toréador atypique qui faisaient des passes qu'il était le seul à connaître puisqu'elles n'existent pas[34], qui revient épisodiquement taquiner la politique (pardon le taureau) à Palavas.

Dernier opposant de l'arène politique, Gérard Saumade. Celui qui fut longtemps le président du Conseil Général de l'Hérault l'ennemi intime. Ils ont foulé la même herbe à la fac de droit et sciences éco. Dans le même enclos puisqu'ils étaient de gauche. Pourtant ils se haïssent vraiment comme peuvent se haïr deux chefs coutumiers dans un village où tout se sait et tout est déformé. Saumade appartient à cette catégorie de toréros intelligents à qui il manque la suavité du geste, le duende*, mais qui mieux que personne connaît son métier. Il sait améliorer un manso perdido*, il sait et peut tirer le maximum d'un exemplaire sans intérêt d'une obscure

ganaderia confidentielle. Une sorte de Francisco Esplà, pour ceux qui fréquentent régulièrement les ruedos*. *"J'ignore si Esplà est un artiste, mais je le sais grand virtuose. On peut douter de son génie, mais j'affirme qu'il a un talent fou"* disait je ne sais plus quel revistero*. Autant Frêche est urbain, dominateur et à la limite de la goujaterie, autant Saumade est courtois, rural jusqu'à en sentir la terre et le terroir, pédagogue à l'image de son maître, Jules Milhau. Ils se sont longtemps défiés à distance, jusqu'à la confrontation de 1993 (législative) où le miura a cru pouvoir piétiner le terrain du torero de Saint Mathieu de Trévières. Mal lui en a pris puisqu'il a été estoqué proprement, sans discussion, dès le premier tercio*. Ce qui, en plus, irritait Frêche au maximum, c'était que son adversaire avait les faveurs de Mitterrand avec qui il fit la fameuse montée du Pic Saint Loup en compagnie de Rocard. Certains disent même que cette haine coûta un secrétariat d'État au maire de Saint Mathieu. Le Président ne pouvait décemment pas humilier à ce point le maire de Montpellier en adoubant son «ennemi» intime ! Avec Saumade, le combat était d'essence vraiment "animale" puisqu'il s'exprimait en terme de domination territoriale. Gérard avait le don de l'attirer dans des zones où l'hyper-urbain montpelliérain n'était pas à l'aise. Une habile stratégie, exploitant le fameux angle mort de perception et autres défauts de la vision du taureau[35]. Frêche, par vanité, se laissait entraîner sur le terrain de l'adversaire, puis fulminait de s'être fait balader. Car les paysans, les viticulteurs, les éleveurs de l'arrière pays biterrois n'aiment pas le "monsieur je sais tout" de la capitale régionale qui leur explique qu'ils ne savent pas vendre, qu'ils ne connaissent rien au marché du vin, qu'ils n'ont rien compris à la modernité... Saumade, lui brosse dans le sens du poil, écoute les anecdotes, conte et raconte des histoires qui parlent au cœur. En outre, comme dans le mundillo tauromachique, chacun a sa petite cour qui envenime les affaires. Ceci est valable pour les trois images de matadors évoqués.

J'en terminerai avec le Miura en soulignant son trait, somme toute majeur : la cruauté ! Oh, pas une cruauté banale, ancillaire, telle une cruauté de spadassin. Non, une cruauté de prince oriental. Une cruauté de djihad qui s'articule en *"il fallait le faire, je l'ai fait, je ne regrette rien"*. Quelque chose qui peut, facilement, trouver une interprétation dans le registre du cynisme le plus pur. Une cruauté que l'époque actuelle a du mal à admettre, mais que celui qui l'exerce s'assume en tant que bras séculier d'une cause supérieure. Il faut qu'il existe encore des taureaux qui terrorisent au nom du principe supérieur de la tauromachie. G. Frêche affirme *"Je tue d'abord et puis je pleure"*.

Voilà Frêche, honni et adulé, menaçant comme un poignard effilé, maître dans son arène, combattant pugnace de son opposition, mais aussi de ceux qui, bien au sec derrière le burladero crient des conseils, de ceux qui, du haut des gradins restent les spectateurs citoyens du combat. Soumis au palco[36] qui décerne la récompense et qui l'oublie depuis toujours lorsque se distribuent les trophées ministériels. Honni par les "parisiens" anti-corrída qui ne comprendront décidément jamais rien à l'âme du sud!

"Parisiens" qui ne comprendront jamais rien à la bestialité qu'exige le pouvoir pour faire son travail quand il ne verse pas dans les minauderies de la langue de bois. A l'acteur supérieur dévoué vingt-quatre heures sur vingt-quatre à la "cause". Encore faut-il, ensuite et sereinement, débattre de la légitimité de ladite cause ! La politique, vue de gauche par le tribun montpelliérain, est une corrída et non un tournoi à fleurets mouchetés autour des tables d'intervieweurs parisiens!

"Parisiens" qui n'arriveront jamais à admettre que celui qu'ils attendaient en torero, brillant et ordonné dans ses habits de lumière, se soit mué en "toro bravo*". Ce serait plus normal d'avoir un G. Frêche poli, respectueux des convenances, bon samaritain, paisible et serein comme un sénateur de la Creuse! Un Georges Frêche qui ne

déraperait pas pour transgresser la langue de bois convenue entre les politiciens. Qui n'appellerait pas un chat un chat, et qui ne parlerait plus librement des choses qui fâchent. Un G. Frêche qui se plierait aux diktats de Paris et dirait amen à ceux qui se sont arrogé, à tort ou à raison, le droit de juger. Un G. Frêche que l'on pourrait fréquenter dans les inaugurations, voire dans les meetings, sans prendre une cuillère à très long manche.

Sauf que tout cela n'est qu'une grosse utopie au mieux, ou une grosse farce, au pire! Car pour conquérir, exercer et conserver le pouvoir, dans cette région plus qu'ailleurs, cela nécessite des caractéristiques de taureau. Alors, les critiques des gradins et les censeurs de talanquera* doivent l'admettre, même s'ils ne l'approuvent pas. Celui qui na pas franchi la barrière et foulé le sable de l'arène ne peut pas vraiment juger.

L'homme n'est cependant pas exempt de tout défaut, c'est évident. Je ne cherche pas à en faire l'apologie. Lorsqu'on l'accuse d'autoritarisme, je n'en suis guère étonné. Quand on a pu approcher de près le personnage, durant une période assez longue, on n'a pas de mal à imaginer son manque de modération, sa brutalité de réaction. *"Il se complait dans le combat et dans l'affrontement. Frêche est un provocateur dans l'âme, non pour faire mal et humilier, mais pour susciter, forcer, le questionnement. Il eût été si facile pour cet agrégé de droit de demeurer un professeur propre sur lui, lisse, incolore, inodore et sans saveur. Mais c'eût été assurément forcer sa nature hors du commun."*[\[37\]](#)

Il n'est pas non plus étonnant que ses sorties ne conviennent guère au langage convenu et convenable de l'intelligentsia parisienne qui fait et défait les réputations dans les salons médiatiques. Comme dit Lao Tseu (qu'il aime à citer) *"Les mots de vérité manquent souvent d'élégance. Les paroles élégantes sont rarement vérités"*[\[38\]](#).

Frêche est un politique. Un politique à l'ancienne, c'est-à-dire un personnage ancré dans un terroir, avec derrière lui un parcours politique, des combats menés, et non un apparatchik bardé de certitudes, comme ceux que les grands partis politiques, de droite comme de gauche, parachutent dans des régions au gré des circonstances politiques et des ambitions personnelles. Et il sait que *"Quand le peuple ne craint plus le pouvoir, c'est qu'il espère déjà un autre pouvoir"* (Lao Tseu). Il le sait et il fait en sorte d'en retarder l'avènement.

MANITAS

Une métaphore nommée Manitas de Plata, le prince gitan de la guitare flamenca, pour illustrer G. Frêche, vous allez dire que ce n'est pas sérieux ! Et pourtant ! Plusieurs choses inclinent à rapprocher les deux personnages. Le caractère clanique, la tendance cabotine, le machisme, la prodigalité, la puissance divinatoire, au moins.

C'est la canne à pommeau d'argent que le Georges Frêche handicapé utilisait ces derniers temps, comme Ricardo Bailardo (son vrai nom) en arborait une depuis sa rencontre avec Dali, qui a déclenché le rapprochement. Cette canne me fascinait déjà lorsque, étudiants, certains soirs, en rentrant se coucher rue des écoles laïques, nous croisions le guitariste alors qu'il se dirigeait vers le quartier de Candolle, à pied et pas toujours à jeun. Il s'arrêtait quelques instants, pour échanger des banalités en catalan avec mon co-locataire qui pratiquait cette langue, appuyé des deux mains sur ladite canne. Bien avant la Rolls blanche, elle représentait pour lui et pour nous son accession, nous qui l'avions connu jouant contre un demi de bière à la Croix d'Or (bar de la corpo des étudiants). La canne, sceptre du Manitas qui était en train de devenir le chef d'un des clans les plus célèbres du peuple gitan du sud, a construit de pont allégorique vers G. Frêche ! La première caractéristique commune au guitariste et à l'édile montpelliérain s'incarne incontestablement dans le clanisme du chef "rom" régnant sur un clan, mais aussi faisant vivre (et bien vivre !) son entourage. Le clanisme se conçoit comme un système d'organisation politique très répandu dans les sociétés méditerranéennes où la solidarité s'articule autour d'une famille (qui n'est pas forcément celle connue au sens commun) et de son extension à des individus cooptés, formant le clan. Les membres intégrés offrent sans condition leur appui (et leur vote quand il existe) au chef de clan en échange de privilèges symboliques, pécuniaires ou matériels. G. Frêche aussi aime s'entourer d'une cour dévouée qu'il rémunère en conséquences. Ce clan fonctionne par cooptation, le chef donnant son aval quant à l'admission au sein du groupe des "élus". Par nécessité "tribale", le chef remplace les gens peu fiables par des gens dévoués qu'il faut bien remercier concrètement. Ceux qui entrent sont, soit convaincus (militants), soit séduits (charisme fréchien), soit intéressés (recherches de prébendes, de relations), soit contraints (fonctionnaires territoriaux ou employés d'associations satellites). Ceux qui sortent ont failli aux yeux du maître ou, comme on vient de le dire, doivent laisser la place à un "meilleur" candidat. Ce système clanique assimile presque toujours une prise d'autonomie vis-à-vis des institutions dites "normales" (payos disent les gitans). Lorsqu'elles servent, voire rapportent, on les tolère et les utilise. Lorsqu'elles gênent, on les rejette en criant au loup de la discrimination. Il en est ainsi par rapport aux instances dirigeantes du PS, du gouvernement, de l'Europe, ... Le Sud semble voué à cette pratique : Defferre, Alduy, Bayou, Grégory, Comiti, Gaudin, me viennent spontanément à l'esprit. Mais la liste pourrait être rallongée facilement !

Cette solidarité clanique G. Frêche a réussi l'exploit de la conjuguer avec la solidarité organique. La première est celle qui anime les membres d'un groupe selon un esprit de coopération puisé à des valeurs et à une inspiration partagées, ici le service de l'ambition fréchiste largo sensu. Sans verser dans le pédantisme on peut évoquer le concept de *asabiyya*. Défini par le philosophe Ibn Khaldun, il s'agit d'une façon communautaire, féodale et traditionnelle d'exercer le pouvoir et le contrôle social. La solidité de la *asabiyya* repose sur une convergence des intérêts de l'ensemble des membres d'un groupe et s'exerce sur un territoire précis. C'est donc un voile de solidarité communautaire jeté sur des relations d'intérêts et d'opportunisme.

L'appartenance du groupe à une "famille" hiérarchiquement supérieure (le Parti Socialiste), ainsi que le contrôle d'un nombre important de membres lui permet d'occuper la place d'intermédiaires entre « les paysans et l'Etat ». Enfin, le fondateur du clan dirige celui-ci; les autres membres lui obéissent car il dispose d'une asabiyya supérieure au reste du clan. Il joue également le rôle de modérateur au sein de la tribu eu égard du respect et de la vénération qu'on lui porte. Les sanctions pour déviance sont brutales et irréversibles. Il n'est nul besoin de s'étendre sur une illustration fréchiste de la asbiyya, le lecteur a effectué la transposition de lui-même. Plus loin on montrera que ce modèle d'organisation porte en lui les éléments de son déclin. Mais chez Frêche il a permis de redonner une solidarité "tribale" forte à des populations urbaines qui l'avait perdue. Elle provoque une construction sociale basée sur la dualité entre ce qui appartient au groupe et ce qui lui est étranger.

Mais sa force a été de conjuguer cette solidarité mécanique (Etzioni), avec une solidarité organique qui s'impose par nécessité pratique, aux participants à une même aventure dont le résultat scellera leurs destins individuels. Elle découle de la culture de projet que G. Frêche a mise en pratique dans la gestion concrète de la ville, puis de la région. Projet de la Technopole, du quartier d'Antigone, de Port Marianne, d'Odysseum, du Tramway,...

"L'idée d'un groupe dont les individus seraient orientés dans la même direction sur la base d'une notion d'interdépendance réglée, par contraste avec une notion d'orientation commune des sensibilités" [39]. Dans le cas fréchiste, le contraste est gommé : il s'agit d'intégrer la dimension collective de l'action avec l'idée l'appartenance à un clan gagnant. Le collectif se met à exister parce que les individus croient qu'il existe, et du fait qu'ils ajustent leur comportement à ce qu'ils perçoivent comme le résultat d'une action collective : la réussite de l'ambition fréchienne d'un Montpellier qui gagne, une région qui progresse,...

"Nous sommes dans une démocratie fusionnelle et non participative, où l'on ne discute jamais d'égal à égal, explique Dominique Rousseau, professeur de droit et membre de l'Institut universitaire de France. Frêche est la ville. Il sait ce qui est bon pour elle. Défendre une autre conception de la cité est donc impossible, car cela devient une atteinte à sa personne. Celui qui s'y risque est immédiatement injurié, caricaturé, vilipendé. Avec la longévité des mandats, les gens eux-mêmes finissent par croire que la ville ne leur appartient plus. C'est ce que j'appelle le "féodalisme démocratique." [40] Plusieurs "castes" se meuvent dans ce clan, bien distinctes, sans empiètement. D'abord les "politiques" (les Gypsies King) agissant sur ordre et discutant ou rechignant le moins possible dans ce rôle. *"Joue bien et tais-toi!"* en quelque sorte. Le retour sur investissement de cette posture se chiffre en prébendes, indemnités, gloriole et facilités familiales. Georges, à l'instar de Manitas, sait "arroser" le cercle des "amis" dévoués. À l'inverse, la sanction unique s'appelle la disgrâce et l'expulsion du clan avec toutes les conséquences afférentes... perte des privilèges voire, en supplément, quelques petites "douceurs" pour faire bonne mesure.

La seconde catégorie de personnes du clan est formée par les relais de pouvoir, fonctionnaires ou contractuels territoriaux. Catégorie étanche, nous l'avons dit plus haut, qui se saurait transgresser la frontière. À ma connaissance, seul Christian Bourquin, actuel président du Conseil Général des Pyrénées Orientales [41], a réussi cette prouesse. Jean François Carenco [42] a été "exilé" pour s'y être essayé sans autorisation. Ces relais, mêmes les plus puissants, ne sont jamais que des "sergents-majors" jamais des colonels et certainement pas des généraux. Le sergent-major est principalement responsable de la bonne marche du service, du contrôle des effectifs, du matériel, des munitions, de la propreté des cantonnements, du service sanitaire ainsi que de la discipline. Point ! Cougnenc, Delacroix, Vallet, Vallat, Kœring, Montanari, Barbance [43],... , pourtant tous fonctionnaires de haut vol à la tête d'administrations importantes ne sont jamais que les exécutants des volontés fréchistes. J'ai souvenir de Kœring -pourtant certainement l'un des plus "indépendant" - qui chambrait G. Frêche à longueur de Conseil d'Administration du

Festival de Radio France sur ses goûts musicaux en lui disant "*Un jour, pour votre orgasme musical, il faudra que je vous monte Violettes impériales!*". Eh bien, il a dû effectivement donner l'opérette dans le cadre du festival quelques années après ! Dont acte, chacun à sa place et les vaches sont bien gardées ! D'ailleurs, durant quelque temps, G. Frêche n'a pas bien cerné ce problème. La forte idée qu'il se faisait de lui et aussi de sa mission l'inclinait à rechercher ex nihilo des collaborateurs de haute extraction universitaire, bardés de diplôme et d'ambitions. Plusieurs échecs successifs l'ont convaincu de se fier durablement à des hommes capables d'assumer le statut de sergent-major (fut-il doré) plutôt que des énarques pur sucre rétifs à supporter le mors du chef.

Ces deux premières strates sont soudées par la solidarité clanique imposée par la main de fer de G. Frêche et cimentée souvent par les projets que nous avons évoqués.

Arrivent ensuite les petits chefs de tribus, toujours comme dans le monde gitan, tribus "in" ou "out". Tribus "in" dont les contours épousent la frontière (incertaine) de la gauche, tribus "out" formées artisanalement sur la base de catégories socioreligieuses. On connaît les premiers relais fréchistes transfuges du PC, des Verts, du PSU, du Centre, voire de l'UMP ou d'autres formations plus circonstanciées. On connaît moins les relais au sein d'associations de quartiers, de pieds-noirs, de juifs, de marocains, de gitans sédentaires, de harkis, de commerçants, ... Ces relais s'intègrent dans le clan via des places de conseillers délégués à la Ville et à l'Agglo, ou des sièges dans les conseils d'administration nombreux et variés (OPAC, Comité de jumelage, Comité de quartier, ...). Il pèse sur eux la même obligation de solidarité avec la politique fréchiste, sans nuance. Toute mise en débat s'avère suspecte et vaut à son auteur un premier avertissement sans frais. Il n'y a pas de second.

Paradoxalement ce traitement brutal ne donne pas lieu à réactions du même registre. Les mises à l'index, les disgrâces, annoncées souvent publiquement génèrent plus de rancœur que d'agressivité directe. On ne peut donc pas vraiment s'exprimer sur le courage physique de l'édile du Clapas. A mon souvenir, historiquement, seul le bouillant piscénois Claude Alranq, auteur, acteur, metteur en scène, conteur, occitaniste l'a souffleté en bondissant au-dessus d'une table, lui faisant voler les lunettes.

Mais continuons le parallèle: Manitas de Plata amateur de soirées conviviales entre amis, autour du feu en Camargue, ou à New York. G. Frêche friand de petits rassemblements amicaux où l'on chante en chœur "Le dénicheur" ou "Le plus beau tango du monde", "La java bleue", au son de l'instrument de l'accordéoniste qui le suit un peu partout^[44]. L'intimité favorisant la complicité avec "les siens" mais aussi quelques invités que l'on veut impliquer, à l'aide de ce subterfuge, au cercle étroit des autorisés à frayer avec le chef. Mais aussi la grande fête spectacle, le donné à voir, pour séduire la foule, épater l'étranger et aussi le circonvenir. Les mauvaises langues diraient, à propos de G. Frêche, du pain et du cirque ! C'est un peu vrai, mais un peu seulement. La fête permet de rencontrer l'autre, d'attirer le puissant, de nouer avec lui des liens de fraternité. Manitas a ainsi approché les grands de ce monde. Il se dit ami de Picasso, Dalí, El Cordobes, Lucien Clergues, Brigitte Bardot, ... G. Frêche, via les festivals qu'il a promu sur Montpellier, s'est constitué un réseau d'amis puissant et efficace. La dimension cabotine des deux personnages s'avère presque trop facile à mettre en perspective ! Chacun, à sa façon, aime par-dessus tout "accrocher la lumière", se situer au centre de la scène. Ils sont acteurs jusqu'au bout des ongles, jouant les matamores, les gentils ou les importants en forçant un peu (beaucoup) le trait. Organisant la mise en scène de leur apparition, boudant à bon escient, exigeant l'impossible, houspillant la logistique, engueulant le lampiste. Aimant qu'on parle d'eux, quoique l'on en dise, prompts à l'interview à condition qu'ils le mènent. Cabotins tyranniques, défiant les journalistes, les critiques, méprisant quiconque se

trouve dans l'œil du cyclone... conjoncturel.

On a fait aux gitans une réputation de gens du voyage, coutumiers des routes nomades. Réputation souvent abusive car ils ne bougent que selon des itinéraires habituels et répétitifs. Manitas comme G. Frêche déteste en fait aller loin de sa base. Ils l'ont fait par l'obligation de nourrir leur action et leur légende mais en restant le minimum de temps "ailleurs". Le clocher des Saintes ou celui de Saint Anne jouant le totem référentiel de leur territoire privilégié. G. Frêche a dû séjourner à Seattle aux US, à Chen Du en Chine ou Sydney en Australie. Mais quatre ou cinq jours maximum, pressé de reprendre le chemin de l'Aiguelongue ! Il pérore sur le Monde largo sensu, sur les espaces lointains, mais passe ses vacances traditionnellement dans le Tarn ou en Grèce, inéluctable voyageur immobile à l'instar de Giono.

G. Frêche possède aussi le travers des gitans, à savoir le penchant machiste assumé. *"J'ai été élevé par des femmes : j'aurais dû devenir soit homosexuel, soit macho. Je suis devenu macho !"* répète-t-il à l'envi. Certes, il vous dira qu'il admire les femmes, qu'il les aime, mais il possède cette propension bien méridionale à les traiter un peu l'en haut. Sans méchanceté, quoiqu'avec la condescendance suffisante pour les situer plutôt dans des rôles convenus de "blondes" que de nobelisables. Ici encore, il me semble qu'il existe une forte dose de théâtralité. Il adore briller dans cet emploi de séducteur-censeur-humoriste souvent dans le registre gras de J.M. Bigard [45]! Il copine dans ce registre avec son complice Nicollin, Loulou pour les intimes, avec lequel il se livre à des plaisanteries de potaches escaladant allègrement l'échelle de Richter de la grossièreté ! Fiers à bras, *"On n'est pas des gonzesses"*, je les ai vu l'un et l'autre faire rougir des maires de villages qui, pourtant, en on entendu d'autres ! Mais, dans le fond, il apprécie la perspicacité féminine sans accepter de l'afficher. Ainsi la personne qu'il a certainement le plus écoutée comme conseillère politique n'est ni Delacroix, ni Vallet, mais bien son épouse Claudine qui pesait souvent significativement sur ses décisions. Comme les gitans, il donne à voir sa force et sa maîtrise en façade, mais, dans l'intimité des choses, il lâche beaucoup de pouvoir aux femmes qui lui importent.

Mais il existe un parallèle Frêche/Bailardo plus méconnu, du moins des personnes qui ne les ont pas pratiqués de près. En effet, le commun des mortels ne sait pas que Manitas ne connaît pas la musique, ou plutôt ne sait pas lire une partition faite de portées et de notes. Certes, il compense par une virtuosité de jeu hors du commun, mais il s'exprime "à l'oreille". Il écoute, s'imprègne et réinterprète, souvent en transgressant. Frêche fait de même. S'il possède une grande besace remplie d'érudition sur l'antiquité, si je puis témoigner de sa prodigieuse agilité intellectuelle et de sa culture impressionnante, parlant avec une égale passion de Machiavel, Lao Tseu, Socrate, Confucius, Joseph de Maistre, Louis Blanc, Georges Sorel, Karl Marx, ou Charles Maurras, cette richesse ne lui sert que d'adjuvant intellectuel et de bouclier. En tant qu'adjuvant[46] intellectuel, les citations ou les références savantes lui permettent de booster des propos qui, souvent sans elles, s'avèreraient un peu creux. Il fabrique, à partir de ces touches imposantes et variées, des enluminures et des illustrations argumentaires qui relèvent ses discours. Quiconque l'a suivi une journée entière sait bien que si l'on enlevait ces ingrédients culturels de ses différentes interventions, il ne resterait que des choses, somme toute, assez banales.

Il utilise également sa banque de données culturelle comme bouclier. Comme le calamar se sert de son encre! Nuage de fumée érudite pour enfumer l'auditoire et lui interdire de fait le débat au niveau des réalités prosaïques et imposées. Car, comme Manitas, une "couche" de connaissances lui fait défaut. En effet, si ce dernier ne déchiffre pas le solfège, G. Frêche ne possède pas la maîtrise des grands penseurs contemporains. Michel Foucault, Edgar Morin, René Girard, Michel Serres, Herbert Marcuse, Claude Lévi-Strauss, Jean Baudrillard, Jean Pierre Dupuy,... lui sont étrangers. Cette carence vient-elle d'un mépris, d'un manque de temps, ou d'un

manque d'investissement, nul ne peut le dire. Elle existe bel et bien et il faut admettre que l'érudition fréchiste s'arrête aux frontières de la pensée contemporaine.

La conséquence première consiste donc à masquer ce "trou" par une érudition antique qui impressionne le quidam. "*Vous ne pouvez pas comprendre la France si vous ne connaissez pas Rome. Car tout vient de Rome!*" [47]. On se situe au niveau de la rhétorique.

La seconde conséquence s'avère plus pragmatique. G. Frêche a besoin de "dealers" de cette culture contemporaine pour paraître compétent, pour tenter d' "habiller" son propos de modernité. Le terme de dealer s'apparente bien à ces apporteurs d'idées et de référentiels modernistes chez lesquels l'édile montpelliérain puise des "lignes" de culture. Tour à tour, Dugrand, Granier, Geneste, Lacave, Koering, Lamarque, Montanari, Lévy et bien d'autres ont joué ce rôle. G. Frêche s'apparente à une éponge qui peut s'approprier très vite des pans de connaissance provenant d'autrui. Parlez de telle ou telle théorie devant lui et, le lendemain, vous la retrouverez, exploitée, dans la plupart des propos fréchistes.

La dernière conséquence concerne le rejet qu'il manifeste vis-à-vis de toute autre personne qui tente de manier ces cultures contemporaines devant lui. Il utilise alors cette sentence méprisante: "*C'est des conneries d'intellectuel !*". G. Frêche est donc un historien érudit, pas un intellectuel, c'est lui-même qui le dit. Il joue sur ses acquis avec la virtuosité de Manitas mais sans posséder l'analyse de la musique. C'est un joueur d'instinct qui tisse ses argumentaires en convoquant des arpegges enfouis dans sa structuration culturelle et en les ornant d'emprunts "éponges". Et comme, le plus souvent, ça marche, il ne voit pas l'intérêt de s'aventurer dans des connaissances qu'il ne maîtrise pas ou qu'il mettrait beaucoup de temps à posséder.

Pour clore ce parallèle gitano-politique il faut bien parler du don de divination, de cette capacité, un peu magique, d'anticiper les événements. Tireur de tarots G. Frêche ? Pourquoi pas, lorsqu'on mesure tout ce que cet homme a anticipé avec succès. Sur le plan économique, peu d'édiles ont misé, dans les années soixante, sur l'activité tertiaire. Lui a su faire la différence entre tertiaire induit et tertiaire inducteur. Le premier "est tiré" par la croissance, le second la génère. Pour que le tertiaire induit, constitué par le commerce classique et les services à la personne, puisse fonctionner, il faut qu'il existe une population. Sans elle, plus de boulangers, d'épicier, d'école ni de docteur. Par contre, une école d'ingénieur, une caserne, un centre thermal, un laboratoire de recherche, une mutuelle,... créent de l'emploi et donc attirent des familles, des revenus,... jouant ainsi le même rôle inducteur que l'industrie, c'est-à-dire que le secteur secondaire. Pendant que Béziers (par exemple) s'évertuait à conserver des emplois industriels (secondaire) à grands coups de subvention, sans s'intéresser aux services administratifs qui se dirigeaient vers la capitale régionale, G. Frêche accueillait à tour de bras tous ces pôles de croissance négligés. On connaît le résultat. Lorsque beaucoup de villes voyaient d'un mauvais œil l'afflux des rapatriés d'Algérie, considérés comme "venus prendre la place des autochtones" G. Frêche jouait la carte de cette population immigrée porteuse de nombreuses potentialités, pas seulement financières. Ainsi, il accompagnait à la perfection ce que mes amis du Centre de Productivité et des Etudes Economiques [48] appellent "*La revanche du Sud*", revanche d'une région sous-industrialisée ayant trouvé son carburant dans le tourisme et le tertiaire inducteur. Lorsque les caciques de la droite clapassienne faisaient la fine bouche sur le tramway, Frêche misa à fond sur ce transport public. Avec le succès que l'on connaît. On pourrait continuer sur la technopole, sur Antigone, Odysseum, le Corum, le Parc Expo, les zones piétonnes... S'il ne lit pas dans le marc de café, Frêche possède un sacré sens "d'endevineur" comme on dit en langue occitane ! "*Il a pris Montpellier, il lui a soufflé dessus, pour qu'elle lui ressemble. Il a réalisé le rêve fou des architectes... ressuscité la gloire de Florence ou de Cordoue. Frêche, historien, vous conte l'Andalousie pour parler des beurs, donne un cours sur les Cathares lors d'une rencontre électorale dans l'Aude,*

parle de la révolution industrielle anglaise en évoquant une filature en Lozère. Il donne des conférences devant les loges, se ménage dans cette campagne le soutien des réseaux maçons, mais adore se confronter aux évêques, aux hommes de foi, il a écrit une thèse monumentale sur le Languedoc au temps des Lumières"[\[49\]](#).

Comme Manitas, Georges Frêche peut être déplaisant et ensorcelant, fascinant même lorsque le "duende" se manifeste, selon le thème, le lieu, le moment, le contexte. Dans le monde de la tauromachie et du flamenco, le duende signifie la grâce, un charme mystérieux et indicible. Transposé au monde politique c'est cet instant magique où l'on sent vibrer des choses venues du fin fond de l'aventure humaine et où l'on éprouve le bonheur de vivre un maillon de cette chaîne historique. Eh oui, ange ou démon, G. Frêche possède ce don, de magnifier certains instants fugaces. Il est un des derniers tribuns à faire vibrer une assistance sur les cordes mystérieuses, primitives, celles que Jean Cocteau illustre magnifiquement dans son film "Le testament d'Orphée", où il utilise la fête flamenca pour exprimer le sens caché de la tragédie grecque.

Cette constante janusienne pile démon, face idole qui nous suit depuis le début de la peinture fréchiste mérite que nous donnions quelque avis. Pour ce faire, sans pédantisme aucun, nous dirons que la personnalité de G. Frêche émerge de façon contrastée pour ne pas dire outrancière car il se situe dans l'individuation plus que dans l'ombre, pour parler "jungien"[\[50\]](#). Simplement, dans ce référentiel, l'individuation consiste à s'assumer et à assumer son image dans la société même si elle n'entre pas dans l'inconscient collectif. L'ombre représente la partie refoulée, mise "à la cave" de son être et paraître. On comprend mieux alors que le personnage Frêche dérange puisqu'il transgresse le socialement correct, en général, et, plus précisément, le politiquement correct. Ainsi, pèle mèle, l'homme affiche son machisme, sa grossièreté, sa brutalité, son laxisme verbal, sa goujaterie,... Ceci ne veut pas dire qu'il EST dans ce registre totalement, mais qu'il accepte d'y être et de se monter publiquement dans ces postures. Ce qui dérouté l'observateur non averti réside dans cette dualité, individuation/ombre que l'on a peu l'habitude de trouver, chez les hommes publics en particulier. Pour faire image, les affinités entre G. Frêche et N. Sarkozy (première époque) ressortent de cette "impudeur" sociale, de ce relatif courage de s'assumer dans ses actes non conformes à la doxa posée comme référence de ce que doit être l'agir public. En un mot G. Frêche campe un hyper individué et n'accepte de devenir caméléon que selon son bon vouloir. Ce qui en l'occurrence, dérouté tout autant puisqu'on l'attend (voire on l'espère!) dans son personnage transgressif !

L'hyper individué donc, aura peu d'écoute pour les conseillers d'image, les conseillers tout court, dont la fonction principale consiste à empêcher les dérapages, les transgressions, les outrances,.. comme G. Frêche qui se moque des spin doctors de tout poil. Cette "indocilité sociale" lui a sans doute coûté sa carrière nationale, car les "princes et les rois" envisagent mal de s'embarrasser d'un individu dont le fonctionnement général n'est pas maîtrisé par eux. Et de plus en plus! On voit ainsi les présidents s'entourer de perroquets distributeurs "d'éléments de langage" quant à l'expression et de robots reproductifs des attitudes voire des habits du chef quant à l'apparence.

La tragédie grecque, le taureau, le flamenco, la boucle de mes allégories est bouclée!

OPTIONS

A l'issue de cette peinture allégorique selon le tryptique Tondeuse, Miura, Manitas, vous devriez commencer à cerner la personnalité multiforme de l'homme de Puylorens. Mais vous n'êtes pas au bout de votre aventure ! Il existe encore des options diversifiant encore un peu plus le comportement du personnage. La tondeuse accepte deux types : la version robotisée et la version autotractée.

L'acception robotisée est autonome et l'outil à lame fonctionne sans intervention extérieure. Il se suffit à soi-même pour choisir les zones à tondre et les hauteurs à privilégier. Georges Frêche adore cette autarcie de réflexion, imperméable à tout conseil, à tout avis, n'écouterait rien d'autre que son sentiment, ne privilégiant que sa propre intuition. Sourd, inaccessible, hautain, voire méprisant, il déborde alors de vanité dans une version GFMDM, Georges Frêche Maître du Monde ! Cette attitude s'avère fréquente, majoritaire pourrions-nous dire à mesure que le temps passe. Appuyé sur ses succès, peu porté à analyser ses échecs, l'homme politique s'autoalimente de sa rationalité, ou de sa rationalisation. L'univers entier ne saurait savoir mieux que lui qui il doit croire, qui il doit abattre, quelle stratégie sera la plus astucieuse. D'une façon ou d'une autre il valorise cet isolement décisionnel en l'appelant courage. Promoniaque, dirait Cynthia Fleury[51], "*à savoir, le sentiment contenté de soi-même, d'un moi se vivant comme clé optimisante du système, apprécié de tous celui tant espéré et attendu, celui qui dénoue là où les autres sont noués*". Lorsqu'il se trouve dans cette attitude Frêche apparaît physiquement et intellectuellement ailleurs, décourageant par là-même les conseils qu'il n'écouterait pas et les avis qu'il méprisera a priori.

Autre posture, celle de la machine autotractée, c'est à dire fonctionnant selon sa propre dynamique en sollicitant seulement quelques interventions de pilotage. Toutefois, il n'est nullement question de laisser n'importe qui jouer ce rôle de pilote ! Seuls quelques habilités sont admis comme "*adjuvants de trajectoire*" susceptibles donc d'infléchir les décisions de la machine politique en action. Pour ma part j'avancerais les noms de Bort, Carencio, Cougnenc, Delacroix, Jarousse, Vallet, plus deux ou trois autres qui ne me viennent pas spontanément à l'esprit. On peut s'étonner de ne pas trouver dans cette liste des politiques, mais ce n'est pas un hasard. Ces derniers représentent ce qu'il nomme du carburant occasionnel, indispensables pour que la machine fonctionne mais auxquels il convient de ne pas faire trop confiance et surtout, de ne pas leur donner trop d'importance. Je suis persuadé que, dans son fort intérieur, Georges Frêche, n' imagine pas qu'un seul collègue politique ait pu avoir une seule fois, un poids déterminant dans une quelconque de ses prises de décisions. Je vous demande de bien vouloir m'accorder une citation bien longue, mais je trouve qu'elle va comme un gant à notre tondeuse languedocienne :

"- Il se pense génial et au dessus du lot : il n'a que mépris pour ceux qui ne pensent pas comme lui et...le même mépris pour ceux qui l'admirent.

- Il est persuadé que tous les autres ne peuvent pas ne pas l'admirer.

- Il se sert constamment des autres pour obtenir ce qu'il veut, ce à quoi il a droit: il est prêt à simuler tous les sentiments qui lui semblent opportuns !

- Il s'arrange toujours pour que sa victime se sente coupable afin qu'elle n'ait aucun désir d'indépendance : il trouvera toujours pour cela la seule faiblesse ou la seule faille de sa victime et ne montrera jamais les qualités qu'il envie pourtant, puisque ne les possédant pas lui-même.

- *Il n'a jamais le moindre regret ou le moindre remord, puisque ce n'est pas de sa faute si les autres sont stupides : il ment constamment mais s'arrange pour mélanger invariablement une part de vérité, de sincérité à ses artifices pour donner l'apparence de la franchise.*
- *Même pris en flagrant délit de mensonge il n'admet pas le moindre reproche ou la moindre réflexion, niant tout avec un aplomb déconcertant ou trouvant toujours une justification.*
- *Il fait des promesses qu'il sait ne pas pouvoir tenir puisque les promesses n'engagent que ceux qui y croient.*
- *Il veut que toutes les personnes, ses victimes, le remercient pour tout ce qu'il fait pour elles.*
- *Il considère que c'est un honneur qu'il leur fait de s'occuper d'elles et que sans lui, elles ne seraient rien.*
- *Il se vante toujours de ses succès.*
- *En cas de frustration, de refus, de résistance à l'un de ses désirs ou projets, il se met dans une colère terrible, ne perdant que rarement son sang froid.*
- *Sa vengeance sera alors impitoyable, implacable ; il l'accomplira avec une rage inflexible, une détermination mobilisant toute son énergie et ses réserves de raisonnement.*
- *Il se sert des groupes minoritaires soit pour les stigmatiser, les désignant comme bouc(s) émissaire(s) à un autre groupe dont il veut s'assurer l'allégeance, soit en les flattant de façon démagogique et ainsi anesthésier les esprits les plus fragiles.*
- *Il divise toujours avec délectation pour obtenir une satisfaction immédiate, procédant pour cela à de la rétentation ou de la manipulation d'informations des plus subtiles.*

- *Et malgré tout, lorsqu'il arrive un problème à un de ses proches, il est triste ! Mais ne vous faites aucune illusion : le pervers n'a en réalité de la peine que pour lui-même. "* (adapté de Françoise Boulanger, blog " Le canard à l'orange des landes"). Il n'y a pas un mot à ajouter ou à retirer à ce portrait certes à charge mais combien ressemblant ! Concernant la métaphore du taureau Miura, disons qu'elle se diversifie en deux : le Miura encasté* et le Miura manso perdido*. Un exemplaire possédant de la caste possède trois qualités (la bravoure, la noblesse, l'allégresse). La bravoure signifie que le taureau accepte volontiers le combat et passe dans la cape sans nervosité excessive. La noblesse désigne le caractère combatif quels que soient les opposants (cavalerie, hommes). Quant à allégresse il faut entendre la vivacité de répondre promptement aux sollicitations de l'opposant. Georges Frêche endosse fréquemment cette image d'encasté ne rechignant pas à s'affronter avec des adversaires souvent dangereux, débattant pugnacement aussi longtemps que nécessaire, ne se laissant pas décourager par des piques ou des banderilles qui peuvent lui être assénées. Combattant batailleur, vif et doté d'une rhétorique affûtée, ces qualités font que la plupart de ses adversaires préfèrent éviter le duel. De même que beaucoup de matadors, même prestigieux, préfèrent s'attaquer à des opposants plus gentils, plus bonbons*. Et l'agressivité du toro bravo ne se limite pas aux adversaires naturels ! Il peut aussi s'attaquer féroceement à ses congénères, comme l'indique la première cause de mortalité des taureaux de Don Eduardo Miuras.

Mais dans certaines circonstances particulières, l'édile montpelliérain relève de la catégorie maso perdido ! Cette caractéristique affecte les taureaux qui sont tout le contraire des bravos encastés comme décrit ci-dessus. L'un des défauts principaux de ce type consiste à se querencier* c'est à dire de se cantonner à un endroit précis de l'arène et de n'en sortir sous aucun prétexte ni sollicitation. Pour les humains, cette querencia peut représenter l'endroit sûr dans notre monde intérieur. Parfois, Georges Frêche se cale dans une idée, une certitude, un avis... et n'en démord pas ! Entêtement total, irrationnel, faisant tâche pour un intellectuel comme lui. Rien, en effet, n'est pire quand on attend un encasté de se heurter à un manso. Ce peut être

pour n'importe quoi, détail ou projet d'importance et ses familiers ont pris parti de ne pas tenter de l'en sortir. Au delà de cette querencia, le manso donne des coups de façon désordonnée cherchant à atteindre ce qui ne lui est pas permis au lieu de se cantonner au leurre qui défile sous son regard. Exactement le Frêche qui ne se contente jamais de l'apparence policée du monde organisé et tente d'accéder à des choses dérangeantes, suscitant un danger pour l'ordre établi. Et puis il y a les options Manitas ! Schizophrénie de l'artiste et du clephte, de l'immense guitariste improvisant avec un duende magistral quand il le veut, mais aussi insoumis, vantard, brigand, irrespectueux des lois et des hommes quand il "lâche la rampe". Dualisme complexe que Georges Frêche épouse parfaitement, lui qui sait briller d'une intelligence dense, fine et brillante dans les cercles les plus huppés et sombrero, quelques temps après, dans la goujaterie ancillaire, dans le vulgaire consommé, dans l'irrespect des règles et des personnes. Lequel voulez-vous ? On pourrait croire que l'option peut être mobilisée à la demande, selon le lieu, le contexte et les sollicitations. Ce serait alors une capacité rare d'adaptation et d'empathie. Mais ce n'est pas le cas. Les deux personnages, l'édile et son image, sombrent parfois dans l'erreur de casting circonstanciel au grand dam de leurs conseillers. On appelle cela des dérapages, pas seulement les dérapages verbaux connus, mais surtout les incongruités de savoir vivre ou de savoir être en société. Les proches du guitaristes racontent – en catimini car l'artiste ne prise pas ces contre images – les grossières exigences, ou les bévues de Manitas lors de soirées de gala à New York ou à la Madrague. La plupart du temps elles sont versées au compte de l'extraction "sauvage" du personnage et, parfois même, contribuent à son aura.

Pour l'édile montpelliérain, ce prétexte ne peut tenir. Il se caricature lui-même dans des accès de laisser aller, mangeant salement, parlant gras, traitant les interlocuteurs comme n'oserait le faire le pire des tyrans. Et il se complet dans ce registre irrévérencieux et cette posture détestable. On peut se demander parfois s'il ne s'agit pas d'une façon de contraster ainsi son "bon visage" afin de désarçonner les censeurs. Ce côté sombre de butor ne lui sert-il pas à mieux promouvoir l'enluminure de la face cultivée ? Car il aime des oppositions, les oxymores, les contre-pieds comme autant de ruptures rhétoriques, en économisant ainsi souvent la logique de l'argumentation. Les parisiens contre les gens du sud, les cons contre les rusés, les amis contre les salauds, les francs contre les pervers... Autant l'homme social peut s'avérer exquis et prévenant, autant l'homme politique peut devenir un rustre de la pire espèce, usant d'un vocabulaire de charretier et de métaphores malotrues. "Celui là je lui couperai les c..." revient fréquemment dans le florilège verbal et il n'est pas rare qu'il parle en société à une femme en la traitant comme la pire des trainées et en faisant des allusions salées à ses mœurs. Heureusement, le pouvoir et son statut, empêchent les répliques ou les remises en place. Mais on peut imaginer les dégâts produits par ce type de comportement ! Frêche s'en sort toujours en se moquant des bien pensants, du politiquement correct et, en premier lieu des "parisiens". Il rejoint Jean Claude Carrière qui dit " le bon goût ? Une sorte de censure sociale... A la télévision, on parle parisien. Dans mon village, l'accent du Midi a disparu ou presque, parce que les gens parlent comme la télé. Et puis, son langage est très limité. Un véritable appauvrissement. C'est pour cela que, lorsque je vais à la télé, j'essaie de dire des choses surprenantes, inattendues, quelquefois obscènes même ! ".

Voici donc les options qui rajoutent à la complexité du monstre politique vivant G. Frêche. Cette difficulté à le cerner, je la trouve souvent dans la difficulté qu'il y aurait à l'incarner à l'écran. Certes on pense évidemment à Jules Raimu, icône du pagnolesque outrancier, à Michel Simon au physique ad'hoc et capable d'être comique, touchant ou détestable. Chez les actuels, Depardieu (son "ami" dit-il) aurait certes la carrure mais souffrirait sous l'angle intello. Je pense à Marlon Brandon dans sa période éléphantique qui, eu égard à son talent, aurait pu jouer les différences

facettes. Ou Pierre Brasseur maître de l'expression rusée et méprisante masquée par une finesse de fleuret. Mais, après mûre réflexion, j'opte pour Orson Welles, Citizen Kane prédisposé par son volume physique et son cynisme grinçant à poser la figure fréchiste dans toute son outrance.

Un jour peut être ce problème se posera réellement, un réalisateur s'attaquant à retracer l'aventure fréchienne. Quoi que... car l'ampleur du personnage se dégonflera peut être post mortem en une baudruche flottante se résumant à quelques phrases picaresques à verser au réservoir des citations politiques déjà bien rempli. Les acquis, les réalisations, les visions,... ayant été pillées par des profiteurs ou des croupiers de l'histoire prompts à s'attribuer les vestiges de leur maître. Permettez encore, un instant, que je me risque à esquisser un lendemain à ce portrait en miroir. Pour me permettre sans doute de vérifier mes reflets à l'aune d'une réalité en devenir.

LE CREPUSCULE DES DIEUX

Les hommes de pouvoir de la trempe de G. Frèche possèdent un travers inexorable : l'incapacité à se doter d'une succession. Tous disent le faire, mais aucun ne supporte l'idée qu'il pourrait exister un individu possédant l'ensemble des qualités qu'ils s'accordent. J'ai souvent entendu cette phrase murmurée par certains de mes maîtres en politique : "*Tu sais petit, les dauphins, ils ont presque toujours vocation à finir échoués sur les plages.*"^[52] Cette phrase était prononcée avec un petit sourire, tant ils étaient amusés de voir s'activer les dauphins en question pour arriver à se hisser au rang de baleine. Pour le puissant en place, si le dauphin idéal existe, il s'avère éminemment dangereux de le reconnaître comme tel. En effet, il peut nous faire ombrage ou vouloir précipiter son avènement (syndrome de Brutus). Comme l'a montré Shakespeare, n'importe quel homme (ou femme) élevé dans la logique du pouvoir par un leader plus âgé n'a comme objectif premier de l'éliminer. Dans le cas qui nous intéresse, encore faudrait-il que le spécimen "survive" aux tontes successives que la Lame fait subir aux arbustes potentiels ! Après plusieurs décennies, il ne reste plus que des formats falots, de pâles exécutants d'ordres comminatoires. Or, comme on dit souvent, il ne pousse pas grand-chose d'élevé sous les grands chênes. Cela se saurait ! Regardez de Gaulle, Mitterrand, Giscard,... Defferre, Bayou,... seuls des seconds couteaux ont constitué leur succession.

Cette carence, les puissants la compensent par l'idée qu'à travers leur "œuvre", ils ont mis en place un mécanisme, un ensemble de contraintes, d'éléments irréversibles capables de créer une inertie suffisante pour résister aux dérives potentielles de leur successeur, quel qu'il soit. Je dis bien quel qu'il soit car G. Frèche ne peut imaginer un seul instant qu'il pourrait exister un être de sa trempe.

Alors, quand on est acculé à le faire, on adoube l'une de ces secondes gâchettes, la plus anodine possible, avec le secret espoir de continuer de l'utiliser comme marionnette. G. Frèche ne faillit pas à cette règle. Et Hélène Mandroux entre parfaitement dans l'épure de la marionnette de service.

Mais, avec le temps, la Lame s'émousse, les cornes s'*affeitent* et les piques pèsent, l'arthrose tétanise les doigts. Les loups, autrefois craintifs, sortent du bois. Ils s'appuient sur le système englobant qui voit une possibilité de briser le cercle clanique qui ne lui est pas favorable. Haro sur César !

J'ai évoqué plus haut l'idée d'asabiyya. Son inventeur, s'il en vante l'efficacité temporaire, dénonce aussi son irrémédiable déclin. Partisan d'une histoire cyclique Ibn Khaldun montre que tôt ou tard il se produit une fracture communautaire conflictuelle. Elle apparaît le plus souvent lors de la succession, soit par impéritie du successeur qui ne peut endosser tout le charisme légitime du chef, soit par ambition de « têtes nouvelles » soutenues par une partie du groupe. Ce caractère est conforme à la tendance générale chez les peuples arabes de toujours se regrouper en deux camps. Ce comportement est matérialisé par un dicton célèbre dans l'aire culturelle arabe : *« moi et mon frère contre le fils de mon oncle paternel, moi et le fils de mon oncle paternel contre l'étranger »*. L'asabiyya fréchienne ne peut échapper à cette prédestination.

Les régionales vont marquer cette tentative d'OPA sur le pouvoir fréchiste. Pour ma part, il me semble que la coalition locale qui incarne cette opération ne possède d'autre ciment que la chute du cacique. Ce qui reste peu lisible pour l'électeur de base. Les protagonistes se sont trouvés un héraut audois originaire du pays cathare, bien comme il faut, honnête et tout. Hélas, pour l'instant, l'homme n'a gagné que la

bataille de Mouthoumet, maigre canton reculé des hautes Corbières. Et, en plus, il se retrouve face à un compatriote de la plaine littorale, le Petit Prince du Rugby, tout aussi démuné en succès électoraux mais fort du soutien fréchiste.

Les nouveaux barons audois de Narbonne et Carcassonne ont-ils le moindre intérêt que le respectable Andrieu se fasse une destinée ? Je ne pense pas. Quant à la direction du PS, la rue de Solférino ne possède plus la légitimité consensuelle. Qui y commande ? Jusqu'à quand ? Sur quelles bases ? Martine Aubry a jeté l'anathème sur le baron du Clapas, exclu et, apparemment, pestiféré par ses coups de gueule. Ségolène, plus rusée et pragmatique, applique une stratégie souple, voire ondoyante, obligée qu'elle est par l'appui que la fédération locale ne lui ménage pas. Les apparatchiks parisiens sont-ils prêts à perdre une région pour se payer fréchou ? Pas sûr ! Moscovici l'a clairement annoncé. Jean Monnet disait que les hommes n'acceptent le changement que dans la nécessité et qu'ils n'en voient la nécessité que dans la crise. G. Frêche acceptera-t-il les changements nécessaires pour redevenir fréquentable à l'aune d'une alliance gagnante, au second tour ? Ou préférera-t-il s'investir dans un dernier combat avec tous les attributs de La Lame, du Miura et du vieux séducteur gitan ?

Jusqu'au bout du chemin, du seul chemin qui lui importe, toro bravo, buté et généreux. Jusqu'au bout ! "*Il ne fait jamais nuit quand tu meurs, cerné de ténèbres qui crient, soleil aux deux pointes semblables. Fauve d'amour, vérité dans l'épée.*" (René Char. (Quatre fascinants. in La parole en archipel. Gallimard 1962). Quoi qu'il en soit, le Languedoc-Roussillon, même s'il a échappé au sobriquet de Septimanie, gardera l'empreinte infrangible de ce taureau politique visionnaire dont la main de fer a conduit les acteurs au combat et a caressé la chevelure des arts et des femmes comme les cordes d'une guitare duendée.

“ Cela dénote pour le moins l'ampleur de sa réflexion, la profondeur de sa vision, le bien fondé de ses dispositions, la puissance de son entendement et son recul face à l'Histoire. ”

Sur Saladin. (Ressources islamiques en langue française)

NOTES

- [1] Il s'agit d'un outil tout à fait pertinent pour représenter les échanges de noix de coco et de bananes entre Robinson et Vendredi ... si l'on commence par supposer que ceux-ci sont des homo œconomicus. Conférences de méthode d'économie de D. Lang. IEP de Toulouse – Année universitaire 2006-2007.
- [2] Masques et déguisements dans la littérature médiévale, études publiées par M.-L. Ollier, Paris, Vrin/ Presses Universitaires de Montréal, 1988, p. 11-21.
- [3] P. FONTANIER. Les figures du Discours, Paris, Flammarion, 1977, p114
- [4] Nom local d'un champignon de peupliers.
- [5] P. Marion. Métaphore et narrativité. Recherches en communication, n° 2, 1994.
- [6] C. VALLÉE. Dans "Chaîne d'union" - n°27. Hiver 2003-2004.
- [7] Ou pire de le photographe
- [8] Antigone. SOPHOCLE. Le théâtre de poche. Le livre de poche.
- [9] «Reconnaître ses erreurs, c'est faire preuve d'intelligence. Je crois que je n'en manque pas...» G. Frêche cité par J. MOLENAT in Le recul de Frêche l'intraitable. www.lexpress.fr publié le 27/10/2005
- [10] Montpellier: Les réseaux qui comptent. Club 50: La fraternelle des puissants. Article de J. MOLENAT. L'Express du 25/01/2001.
- [11] Voir O. DEDIEU. Les notables en campagne : luttes et pouvoirs dans la fédération socialiste de l'Hérault. In: Pôle Sud, N°2 - 1995. pp. 101-120.
- [12] On pourra se faire une idée de l'originalité de L. CONSTANS en consultant son dernier ouvrage. Paradoxe. Presses Universitaires de Perpignan. 2001.
- [13] G. BURDEAU Traité de Science Politique. Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence. Paris. 1952. Tome IV.
- [14] Selon M. FOUCAULT. Cours au Collège de France de 1978 intitulé : Sécurité, Territoire, Population.
- [15] G. BURDEAU. Op cit. IV. P 475 et suiv.
- [16] En systémique la variété est le nombre d'états possibles que peut prendre le système.
- [17] M. MAFFESOLI. Le temps des tribus. Ed. Table ronde. 3e éd. 2000.
- [18] P. BOURDIEU. Le sens pratique. Éditions de Minuit, 1980. Voir note 24
- [19] c'est pour cela que la vraie démocratie ne se décrète pas mais nécessite une longue période de maturation. C'est pour cela que l'intégration des immigrants s'avère problématique.
- [20] F. PAGÈS. Georges Frêche. On dirait le Scud. Le Canard Enchaîné. 7 juillet 2004.
- [21] « marginal sécant », c'est-à-dire un acteur qui est partie prenante dans plusieurs systèmes d'action en relation les uns avec les autres et qui peut, de ce fait, jouer un rôle indispensable d'intermédiaire et d'interprète entre des logiques d'action différentes, voire contradictoires. ». M. CROZIER, E. FRIEDBERG, L'acteur et le système, op. cit. p 86
- [22] A.AHRENDT.
- [23] Anomie : situation d'une société dans laquelle les individus ne savent plus comment orienter leurs conduites du fait de règles moins contraignantes.
- [24] Alain. Propos sur le bonheur. Éditions Gallimard, 1928.
- [25] « Il y a tout chez Miura. C'est la quintessence. Le meilleur et le pire du pire » avis de Rafaël Gomez « El Gallo », Préface de M. DARRIEUMERLOU à la somme (580 pages) intitulée « Miura ». J.P. DARRAQ (El tio Pepe). Éditions Cairn. 2001.

- [26] La notion d'habitus a été popularisée en France par le sociologue Pierre Bourdieu. L'habitus est pour lui l'ensemble des expériences incorporées et la totalité des acquis sociaux appris aux cours d'une vie, via la socialisation. C'est un "système de dispositions réglées" qui permet à un individu de se mouvoir dans le monde social et de l'interpréter d'une manière qui lui est propre, mais aussi qui est commune aux membres des catégories sociales auxquelles il appartient.
- [27] J. MOLÉNAT. Le Marigot des pouvoirs. Ed. Climats, 2004.
- [28] J. HUIZINGA. Homo ludens ; Essai sur la fonction sociale du jeu, Gallimard, 1951
- [29] On dit que matador torée le public lorsqu'il pratique des passes faciles qui plaisent aux néophytes et des adorns qui sont des postures apparemment dangereuses mais qui n'apportent rien à la faena. Dans la suite de cet ouvrage les termes techniques marqués d'un * pourront être explicités dans un dictionnaire de la corrida en ligne : <http://www.corrida.tv/data/Boutique/articles/1/dico.htm>
- [30] C. VIALLAT. Cité par A. Bérard. Corrida. Michel Lafon. 2002.
- [31] A. MARTIN. La cape de Mandrake. Et autres nouvelles. Editions Au diable vauvert. 2008.
- [32] G. BURDEAU distingue la démocratie gouvernante dans laquelle le peuple garde le pouvoir, et la démocratie gouvernée selon laquelle il le délègue. Traité de Science Politique. Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence. Paris. 1952.
- [33] Lieu physique, mental et fondamental sur quoi repose la relation toro-torero. J. DURAND. Libération. 26 Novembre 1995.
- [34] Le mythe: El Cordobés. Par H. Haget, publié le 28/07/1994
- [35] Le rite dans le jeu. Une étude de la tauromachie. M. DIDRIT. Université Paris V. Sorbonne. 1995. <http://didrit.perso.sfr.fr/Tauro.htm>
- [36] Nom donné à la présidence de la course qui décerne les récompenses
- [37] Ces propos sont extraits d'un commentaire signé Solas. <http://www.algerie.dz.com/forums/archive/index.php/t-138890.html>
- [38] LAO-TSEU. Tao-te king. Folio. Gallimard. 2002
- [39] P. LORINO. Recherche sur les organisations et théorie de l'activité collective : les échos de la pensée de Jacques Girin dans la recherche sur les processus en gestion. En ligne : http://crg.polytechnique.fr/girin/Papiers_colloque/Lorino_Philippe.doc
- [40] Cité par Rosso Romain in « Frêche, le pouvoir absolu » publié le 16/11/2000 dans www.lexpress.fr
- [41] Josette Claverie entre aussi dans cette catégorie.
- [42] Actuellement directeur de cabinet de J.L. Borloo.
- [43] Il s'agit des directeurs des diverses instances montpelliéraines importantes (agglo, région, festivals, corum, ...)
- [44] Georges Frêche chante aussi faux que possible mais adore entonner des airs populaires des années 1930. Il avoue que cet handicap phonatoire est l'un de ses regrets majeurs.
- [45] Sa « fameuse » plaisanterie du 30 juin 2000, s'exclamant en apercevant une femme voilée : « Ne vous inquiétez pas pour la dame, elle n'a que les oreillons » relève à mon avis davantage de ce registre que d'une anti islamique primaire.
- [46] Adjuvant est pris ici au sens d'adjuvant de vaccin qui rend ce dernier plus efficace, plus actif.
- [47] Cité par Rosso Romain, in Frêche, le pouvoir absolu publié le 16/11/2000. www.lexpress.fr
- [48] A. BERGER, J. CATANZANO, J. D. FORNAIRON, J. ROUZIER, La revanche du sud. L'Harmattan. 1988.
- [49] Frêche: l'heure de la revanche. C. ASKOLOVITCH. Publié le 26/02/2004. <http://hebdo.nouvelobs.com>
- [50] Sur Jung, voir par exemple E. LEBLANC, La psychanalyse jungienne. Editions Morisset. Coll. Essentialis. 1995.
- [51] C. FLEURY. Les pathologies de la démocratie, éd. Fayard, 2005
- [52] <http://mcdarmian.over-blog.fr/article-21057553-6.html>